BnF Gallica

Arsène Houssaye. La Vertu de Rosine, roman philosophique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Houssaye, Arsène (1815-1896). Arsène Houssaye. La Vertu de Rosine, roman philosophique. 1852.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
Y2 43073

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LAWRENCE 1975

ARSÈNE HOUSSAYE

LA VERTU DE ROSINE

ROMAN PHILOSOPHIQUE

PARIS.
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, rue des Beaux-Arts.

MDCCCLII

LA VERTU

DE ROSINE

3783

Y²

43073

ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE
DE LA
PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE.
Édition in-fol. avec 100 gravures sur acier. – 250 fr.
Édition en 2 vol. in-8. — 10 fr.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES.
Deuxième édition, 1 vol. format anglais. — 3 fr. 50 c.

POÉSIES COMPLÈTES.
Troisième édition (1852), considérablement augmentée.
1 vol form. angl , impression de luxe. — 3 fr. 50 c.

PORTRAITS DU XVIIIe SIÈCLE.
Quatrième édition, 2 vol. form. angl.

VOYAGE A MA FENÊTRE.
1 vol. grand in-8 jésus, orné de gravures sur acier
et de gravures sur bois. — 12 fr.

ROMANS, CONTES ET VOYAGES.
2 vol. format anglais, à 3 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE SCHNEIDER,
Rue d'Erfurth, 1.

ARSÈNE HOUSSAYE

LA VERTU
DE
ROSINE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

ROMAN PHILOSOPHIQUE

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 2330
1852

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,
6, rue des Beaux-Arts.

MDCCCLII

Y2

43073

Ce petit roman a paru il y a quelques années dans le Constitutionnel; *il a été plus d'une fois réimprimé depuis; mais c'est aujourd'hui seulement qu'on peut en donner une édition complète. Les cinq derniers chapitres sont inédits. J'avais eu le tort de changer le dénoûment pour la moralité et pour la philosophie de l'histoire, comme si toute histoire, dans son abrupte vérité, ne renfermait pas son enseignement. Je suis revenu à de meilleures idées; je reconnais que le vrai roman philosophique n'est pas celui que rêve le philosophe, mais*

celui que Dieu lui-même écrit dans ce livre infini qui s'appelle le monde. Aussi, sous le titre de mon petit livre, j'avais eu le bon esprit de ne pas indiquer un roman philosophique, tandis qu'aujourd'hui, que l'enseignement ne résulte que de la vérité, je le présente comme tel L'histoire de Rosine est celle de beaucoup de jeunes filles, qui ont été allaitées, bercées et conseillées par la misère; seulement, au dernier jour de lutte, la mort, au lieu de les frapper, ne frappe que leur vertu; les folles passions s'emparent d'elles et les entraînent dans le tourbillon d'azur et de flamme qui est le paradis et qui devient l'enfer. Celles-là sortent du tombeau de leur virginité, non pas pour aller pleurer sur la montagne, comme les filles de la Bible, mais pour se jeter gaiement dans le carnaval de la vie, jusqu'au jour où la misère les ressaisit et où le repentir leur jette des cendres sur le front.

LA VERTU

DE

ROSINE

I

LES LITANIES DE LA FAIM.

Ami lecteur — vous qui êtes un vrai Parisien né dans le vrai Paris — vous qui avez voyagé en Turquie et en Chine, vous qui avez couru les mers depuis Berg-op-Zoom jusqu'à Tombouctou — vous ne vous êtes jamais aventuré de l'autre côté de l'eau, dans les défilés de la place Maubert.

La rue des Lavandières est le plus triste chemin de ce pays perdu où l'ange des ténèbres étend ses ailes fatales. Il y passe çà

et là, parmi les peuplades pittoresques qui secouent leur vermine, un être reconnu de l'espèce humaine, comme un étudiant qui va au Jardin des Plantes, un provincial qui cherche sa famille parisienne, une jolie ouvrière qui s'élance, légère comme un chat, sur la pointe de sa pantoufle, de la boutique de l'épicier à l'éventaire de la marchande des quatre saisons. Les autres passants, vous les connaissez : un voleur oisif, un enfant qui secoue sa vermine, une femme vieillie avant l'âge qui part pour mendier dans l'ombre, un chiffonnier ivre qui cherche de l'œil un cabaret, enfin toutes les laideurs et toutes les misères humaines, car l'humanité est encore là.

Il y a quelques années, dans une vieille maison (j'allais dire un repaire) de cette rue sans air et sans soleil, vivait une pauvre famille d'origine lorraine, digne en tous points d'habiter un meilleur pays. Le père était tailleur de pierres ; il avait follement quitté sa ville natale, en compagnie de sa femme, pour chercher fortune à Paris. Une fois embarqué sur cette mer trompeuse, il avait tendu la main vers la terre ferme ; sans cesse bal-

lotté par tous les vents contraires, il subissait les plus cruelles atteintes de la mauvaise fortune, sans autre planche de salut que ses bras. A Paris, la misère est mille fois plus sombre et plus désolée que dans la plus triste province; tant qu'il se rencontre un rayon de soleil qui égaye le chemin, un arbre vert qui donne de l'ombre, une fontaine qui coule pour le premier venu, on traîne sa misère avec je ne sais quelle force juvénile; le sourire du ciel et de la nature vient jusqu'au cœur de celui qui travaille; il voit Dieu à chaque pas, Dieu qui lui dit d'espérer! Mais à Paris, dans ces repaires qui semblent bâtis pour des forçats, où le soleil ne vient jamais, où le vent ne sème pas de fleurs sur le toit, où les fenêtres ne s'ouvrent pas sur le ciel, où l'hirondelle ne vient jamais faire son nid, la misère est une image de la mort; la misère s'accroupit dans le foyer, s'assied au chevet du lit, ou préside au banquet de Lazare. C'est la misère de Satan.

André Dumon — ainsi se nommait le tailleur de pierres — ne gagnait guère qu'un petit écu par jour, sur quoi il prélevait au

moins vingt sous pour lui-même ; il ne rapportait donc le soir que quarante sous au logis. Avec ces quarante sous — souvent moins que plus — il fallait que sa femme nourrît et élevât sa famille, sans oublier le loyer du toit qui l'abritait. Tant qu'elle eut du lait dans ses mamelles fécondes, elle accomplit héroïquement sa mission, semblable au pélican solitaire qui, dans ses jours de mauvaise chasse, se déchire le sein à coups de bec pour nourrir sa nichée. Mais le lait tarit sous les lèvres affamées. La famille était parvenu à vivre de peu, sans se plaindre même au ciel ; mais alors il fallut se résigner à vivre de rien. Le pauvre tailleur de pierres vit bientôt la faim s'asseoir au triste seuil de sa porte. Jusque-là, sa nichée d'enfants venait toute bruyante et toute joyeuse l'attendre sur le soir au haut de l'escalier ; c'était à qui lui sauterait sur les bras, se pendrait à son cou, lui saisirait la main ; il rentrait dans ce doux cortége ; il oubliait les peines du travail ; il embrassait sa femme avec la joie dans le cœur. On ses mettait à table, les enfants debout pour tenir moins de place ; on mangeait un pain

béni du ciel, accompagné d'un plat de lentilles ou d'une tranche de bœuf. Sur la table était un cruchon de cidre ou de piquette que tous se passaient à la ronde. Après souper, les jours de froid, on brûlait un demi-cotret — un vrai feu de joie qui durait une demi-heure — après quoi, on s'endormait content et sans fatigue. Les jours de beau temps, toute la famille, moins l'enfant au berceau, descendait sur le quai de la Tournelle pour respirer un peu et voir le ciel. Les enfants étaient vêtus de rien, mais par la main d'une vraie mère. Tout le monde admirait au passage cette petite caravane allègre et souriante qui portait bravement sa misère.

Mais il vint un temps où la pauvre mère perdit ses forces et son lait. Jusque-là, elle seule avait souffert sans le dire jamais, se consolant dans le sourire de ses enfants. Cette fraîche nature, éclose dans la vallée de la Meurthe, ne put résister à tant de sacrifices cachés; elle s'étiola, elle se flétrit. En vain elle voulut lutter longtemps encore : le mal était fait, la santé détruite, il ne lui restait plus que la bonne volonté : elle re-

devint mère pour la huitième fois. Elle ne se plaignit pas; seulement, le tailleur de pierres vit bientôt qu'ils succomberaient à la peine. Ce qui lui ouvrit surtout les yeux sur sa misère prochaine, ce fut l'absence de ses enfants au haut de l'escalier quand il revenait du travail. A la seconde absence, il pâlit, il ouvrit la porte et entra sans mot dire. Ses enfants vinrent à lui, mais silencieusement, comme s'ils n'avaient rien de bon à lui apprendre; la mère se détourna pour essuyer une larme.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda André Dumon.

— Rien, répondit sa femme en essayant un sourire; rien, si ce n'est que tu as oublié de m'embrasser.

Le tailleur de pierres se leva et alla droit à sa femme; il l'embrassa; mais elle n'avait pas essuyé toutes ses larmes.

Le souper fut grave et triste. Il n'y eut que les enfants qui mangèrent; ce soir-là, on n'alla pas se promener sur le quai de la Tournelle. Le lendemain, André Dumon demanda une augmentation de salaire à son maître; comme il n'avait pas soupé la veille,

il parla avec un peu d'amertume. L'entrepreneur, qui venait de subir une faillite, répondit avec dureté : le tailleur de pierres prit ses outils et chercha un autre maître.

Quand le malheur poursuit un homme, il ne lâche pas sitôt prise ; André Dumon demeura trois semaines sans travail. Il fallut avoir recours au mont-de-piété. Chaque jour de ces trois fatales semaines, quand il rentrait dans son triste logis, toutes les petites bouches roses, qui naguère s'ouvraient pour l'embrasser ou babiller avec lui, ne s'ouvraient plus, hélas ! que pour lui dire ce mot terrible, digne de l'enfer : — J'ai faim !

Vous avez vu ce tableau de Prudhon, *la Famille malheureuse*, un chef-d'œuvre de sentiment dans le désespoir et la résignation : ce tableau-là pouvait alors se voir tous les jours chez le tailleur de pierres.

Il retrouva du travail ; mais, après avoir gagné trois francs, il ne gagna plus que cinquante sous. La pauvre mère, malgré ses veilles, ne put parvenir à dégager son linge du mont-de-piété. La mère des douleurs accoucha dans une étable où il faisait chaud ;

la femme du tailleur de pierres accoucha vers le même temps, mais dans un grenier, sans feu et sans langes.

Elle résista pourtant à tant de souffrances; elle retrouva dans ses mamelles flétries une dernière goutte de lait pour nourrir le nouveau venu.

II

ROSINE.

Quelques années se passèrent encore, tristes, sombres et douloureuses.

Sa première fille avait dix-sept ans. Elle était belle, quoique un peu pâle et un peu attristée. La pauvre Rosine ne demandait qu'à verdoyer et à fleurir, comme toutes celles qui ont dix-sept ans ; mais comment avoir la gaieté au cœur, quand on a sans cesse sous les yeux le spectacle d'une mère qui souffre et qui veille, d'un père que le travail a courbé, de sept enfants qui jouent, sans oublier qu'ils ont faim ? D'ailleurs, Rosine n'avait pas le temps de rire : du matin au soir, elle était sur pied pour veiller ses trois sœurs et ses quatre frères. C'était la maîtresse d'école de la bande. Sa mère lui avait

appris à lire; elle répétait la leçon aux autres.

Cependant, la jeunesse a tant de ressources en elle-même, que Rosine garda, dans cette atmosphère de mort, sa beauté et sa gaieté. Un nuage passait; mais bientôt le pur rayon de la jeunesse déchirait le nuage. Il lui arrivait çà et là d'heureux moments, soit qu'elle s'appuyât à la fenêtre pour regarder cette ville immense, où elle espérait une meilleure place, soit qu'elle peignât ses beaux cheveux brunissants devant un miroir cassé, qu'elle adorait, parce que seul il lui parlait de sa beauté.

Le matin, pour commencer sa triste journée, elle chantait, alouette vive, quelques airs d'orgue, que le vent apportait le soir jusqu'à la fenêtre, ou quelque vieille chanson lorraine dont sa mère l'avait bercée en de meilleurs jours. Le soir, elle s'endormait heureuse comme le voyageur après une mauvaise traversée.

Rosine avait la beauté charmante des Parisiennes, ces yeux noirs qui ont l'art de regarder comme le serpent, cette bouche un peu moqueuse qui sait sourire avec tant de

grâce coquette. Son profil était ondoyant comme un profil peint par Diaz. Il rayonnait par les yeux et les dents, par le regard et le sourire. Vous vous rappelez ces vierges de Murillo, si charmantes et si humaines? c'était le portrait de Rosine.

Le logis du tailleur de pierres se composait d'une chambre et de deux cabinets; un de ces cabinets était pour Rosine et ses petites sœurs. Même aux plus grands jours de détresse, ce lieu avait un certain air de jeunesse qui charmait les yeux. Çà et là une robe, un bonnet, un fichu, cachaient la nudité des solives; les deux lits blancs avaient je ne sais quoi d'innocent et de simple qui réjouissait le cœur; la petite fenêtre s'ouvrant sur le toit avait un coin du ciel en perspective; enfin, quand Rosine était là, chantant à son réveil, tressant ses beaux cheveux, sa seule parure et sa seule richesse, ne voyait-on pas la jeunesse en personne?

Elle devinait Paris par instinct; car elle ne l'avait vu que de loin. A peine s'il lui était arrivé à deux ou trois jours de fête de suivre son père dans le cœur de la grande

ville. La nuit elle avait rêvé de toutes ces splendeurs factices. Le lendemain, en revoyant le sombre intérieur et la triste famille, elle s'était ressouvenue de toutes les richesses parisiennes. Le serpent, celui-là qui perdit Eve et toutes les filles d'Eve, avait déployé sous ses yeux éblouis la soie et le velours, l'or et les diamants, toutes les tentations du diable, toutes les pompes humaines. « Pourquoi suis-je dans un grenier? se demandait-elle; qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me condamne à cette noire prison et à ce dur esclavage, quand tant d'autres, laides et vieilles, promènent bruyamment leur luxe coupable? » Et le serpent lui répondait : « Laisse là ton père et ta mère, descends ce sombre escalier, traverse la ville de ton pied léger; je te conduirai au banquet où l'on chante et où l'on rit; l'arbre de vie a des fruits pour toi comme pour les autres. » Elle comprenait vaguement que son honneur et sa vertu seraient le prix de sa place au banquet : elle s'indignait et reprenait avec une noble ardeur les chaînes de sa misère.

III

LES TENTATIONS DU PAYS LATIN.

Un matin, Rosine descendit pour prendre le lait quotidien au coin de la rue. Elle était habillée pour l'amour de Dieu : une petite jupe verte, un corsage de basin blanc, des pantoufles déchirées. Deux boucles de ses cheveux flottaient au vent sur ses joues. Elle était charmante ainsi. Un grand étudiant blond, qui l'avait vue sortir, comme un doux rêve, de l'obscure allée de la maison, la suivit pas à pas, émerveillé de tant de grâce et de légèreté. Il prit surtout un grand charme à voir sautiller ses petits pieds presque nus sur les pavés. Une charrette de maraîcher arrêta Rosine au passage. Tout naturellement l'étudiant s'arrêta près d'elle, entre deux portes. Elle le regarda et rougit.

— Mademoiselle (c'était la première fois qu'on appelait Rosine *mademoiselle*), vos jolis pieds ne devraient aller que sur des roses.

Elle ne répondit pas, mais elle ne songea pas à s'offenser.

— Mademoiselle, reprit l'étudiant avec un regard plus tendre, est-il possible qu'une jolie fille — comme vous — demeure enfouie dans une pareille rue? Pourquoi les belles femmes n'habitent-elles pas les belles rues? Je ne sais pas ce que je dis, mais vous savez bien ce que je pense.

La charrette allait passer; l'étudiant se rapprocha de Rosine et lui saisit la main.

— Monsieur...

La voix de Rosine expira sur ses lèvres.

— Encore un mot, mademoiselle. — Voulez-vous être de moitié dans ma fortune d'étudiant? 200 francs par mois — c'était hier le premier du mois — une jolie chambre en belle vue, le cœur le mieux fait du monde, la Chaumière deux fois par semaine, un joli chapeau bleu de pervenche pour ombrager cette fraîche figure, une robe de soie claire, un collier de perles du Rhin, des bot-

tines pour ces petits pieds blancs. C'est peu, mais, quand le cœur y est, c'est tout. Si vous saviez comme on est heureux de vivre là-bas autour du Panthéon, rue des Grés, n° 22!

La charrette était partie; Rosine, abasourdie de toutes ces paroles, qu'elle n'entendait pas, finit par dégager sa main et par s'échapper.

L'étudiant vit bien qu'il s'était mépris; cependant il ne voulut pas s'éloigner encore; il suivit la jeune fille des yeux; elle paya son lait et revint sur ses pas. Il l'attendit de pied ferme, résolu de tenter encore la bonne fortune. Mais Rosine, craignant de le rencontrer une seconde fois, entra dans l'arrière-boutique d'une fruitière, d'où elle ne sortit qu'une demi-heure après. Le jeune homme n'était plus là.

Loin de se fâcher contre les airs sans façon de l'étudiant, Rosine lui sut gré de lui avoir dit avec tout l'accent de la vérité qu'il la trouvait jolie. Rentrée dans son cabinet, elle se mira vingt fois, tout en regrettant d'être sortie avec des cheveux en désordre.

— Si je l'avais suivi! dit-elle en rougissant.

Elle chercha à se faire le tableau de la vie de l'étudiant; elle y prit place, elle se vit avec une robe de soie — une robe de soie claire! se disait-elle en tressaillant — un chapeau — un chapeau à fleurs ! poursuivait-elle en encadrant sa fraîche figure dans ses mains, que le travail n'avait pas gâtées. — Enfin elle fit passer sous ses yeux tout l'attirail du luxe du pays latin. Elle se vit suspendue au bras de l'étudiant, rangeant et dérangeant dans la petite chambre de la rue des Grés ; le matin ouvrant la fenêtre pour respirer le bonheur et pour arroser quelques pots de jacinthe ou de verveine; le soir, travaillant devant un vrai feu à quelque fine collerette ou à quelque léger bonnet.

— Mais la nuit? — dit-elle tout à coup.

A cette pensée elle retomba du haut de ses rêves.

IV

COMMENT LA MÈRE SAUVA LA FILLE.

En face du triste logis d'André Dumon, un vieillard encore vert habitait une humble baraque, toute décrépite, qu'un chiffonnier bien né n'eût pas voulue pour demeure. Ce vieillard, qui s'appelait M. Mahomet, s'était enrichi dans le commerce et dans l'avarice; on l'a connu, durant un demi-siècle, herboriste, rue Mouffetard. Il avait bien marié ses enfants : sa fille avait épousé un notaire de campagne; son fils était procureur du roi dans le midi de la France. Pour lui, retiré des affaires, avec six mille livres de revenu, il se contentait d'une vie obscure qui lui permettait de faire encore des économies; s'il habitait la rue des Lavandières, c'est que la

maison lui appartenait et qu'il ne la pouvait louer à d'autres.

Une servante, qu'il appelait sa dame de compagnie, gouvernait sa maison. Elle mourut subitement un soir. M. Mahomet parut longtemps inconsolable. Il chercha à se consoler; un jour il appela chez lui la femme du tailleur de pierres; elle y vint à tout hasard.

— Vous savez, madame Dumon, le malheur qui m'est arrivé? Vous avez une fille qui m'a l'air fort avenant; voulez-vous, sans préambule, me l'accorder pour demoiselle de compagnie? Je vous logerai tous dans ma maison, sans compter que je lui donnerai cinquante francs par mois.

— Non, monsieur, dit la mère en se retirant.

Le soir, André Dumon rentra plus tard que de coutume. On était aux premiers jours de janvier; un froid noir pénétrait partout. Les petits enfants, pâles et affamés, se tenaient les uns contre les autres, à moitié endormis, devant deux bâtons de fagot qui brûlaient comme à regret dans l'âtre le plus désolé du monde; la mère préparait le mai-

gre souper; Rosine achevait d'ajuster une jaquette pour une de ses jeunes sœurs. Un morne silence répondait aux mugissements du vent.

Le tailleur de pierres entra en secouant la neige qui couvrait sa tête, ses bras et ses pieds. Sa femme alla à lui.

— Voyons, assieds-toi, j'étais inquiète; il est près de huit heures; aussi les voilà tous qui dorment.

— Ne les réveille pas, dit André Dumon d'un air désespéré, qui dort dîne.

Mais à cet instant, la mère ayant fait un bruit d'assiettes, tous les enfants ouvrirent les yeux.

— Allez vous coucher, dit la mère sans écouter son cœur.

— J'ai faim, dit l'un des enfants.

— Moi, dit un autre, j'ai rêvé que je mangeais pendant toute la nuit.

— Vous avez dîné, reprit la mère.

Comme elle parlait avec des larmes dans les yeux, tous les enfants se regardèrent avec une surprise muette.

— Non, reprit la pauvre femme, ne m'écoutez pas, venez à table; tant qu'il restera

une miette de pain ici, chacun en aura sa part.

Rosine ne mangea pas; la nuit, elle ne dormit pas. Elle entendit son père qui se désespérait.

Et quand on songe, dit tout à coup la mère, que, si nous voulions sacrifier Rosine...

Le père, malgré ses craintes et ses angoisses, repoussa avec une douleur sauvage les coupables espérances de sa femme.

— Jamais ! jamais ! dit-il en agitant les bras, il y a encore dans mes mains assez de force pour protéger toute ma famille contre la faim, le froid et le déshonneur.

Rosine, qui de son cabinet entendait tout, respira, s'agenouilla et remercia Dieu d'avoir si bien inspiré son père.

— Hélas ! dit la mère, je sais bien qu'à force de travail tu nous sauverais ; mais tu mourras à la peine.

— Quoi qu'il arrive, jamais je ne consentirai à faire un marché de mes enfants. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, c'est la volonté du ciel ; s'ils se trompent de chemin, cela ne me regarde plus.

Le tailleur de pierres partit pour son travail;

Rosine sortit du cabinet d'un air abattu ; la pauvre mère vint à elle. A cet instant les enfants, à peine éveillés, l'appelèrent par leurs cris ; elle pensa avec angoisse aux tristes jours d'hiver qu'ils allaient traverser.

— Faudra-t-il donc, dit-elle en regardant Rosine, que, pour l'honneur de celle-ci, je laisse mourir tous les autres de faim !

Mais elle aimait trop Rosine.

— Non, non, dit-elle en l'embrassant avec tendresse. Va-t'en, va-t'en, je te l'ordonne, c'est Dieu qui m'inspire ; tu es belle, tu es jeune, Dieu te conduira par la main ; ne reste pas ici, où le malheur est venu ; un jour nous nous retrouverons.

Elle prit la main de sa fille et la conduisit sur l'escalier.

— Adieu.

Rosine rentra pour embrasser ses petits frères et ses petites sœurs.

— Je prierai pour mon père, dit-elle.

Et, tout éperdue, elle descendit rapidement l'escalier comme si elle eût obéi à une voix suprême.

— Où vais-je ? se dit-elle quand elle fut dans la rue.

Elle alla sur le quai de la Tournelle, voyant toujours sous ses yeux sa mère à moitié folle, qui voulait tour à tour la perdre et la sauver.

V

LA HARPIE.

Comme Rosine arrivait au pont Notre-Dame, elle se trouva devant une foule confuse, qui faisait cercle autour d'une chanteuse des rues s'accompagnant d'une harpe.

Ceux qui la connaissaient d'un peu près l'appelaient la harpie. C'était une femme flétrie et ravagée par le temps et surtout par les passions. Elle avait à peine trente-cinq ans; on lui en eût donné cinquante au premier coup d'œil. Dans son beau temps, elle avait montré ses jambes dans les chœurs de l'Opéra. De l'Opéra elle était tombée parmi les figurantes des petits théâtres; enfin, de chute en chute (je n'ai pas la patience de les compter), elle était tombée dans la rue avec une voix cassée et une harpe de rencontre.

Elle vivait au jour le jour de ses grâces fanées et de ses chansons sentimentales. Elle passait la nuit où il plaisait à Dieu; elle avait, six semaines durant, entre les deux époques où l'on paye son terme, habité la même maison que le tailleur de pierres; elle avait rencontré Rosine dans l'escalier ou dans la rue, elle avait songé à diverses reprises à l'entraîner avec elle dans le vagabondage en plein vent.

Rosine, qui n'avait pas l'oreille à la chanson, allait passer outre, quand elle fut arrêtée de vive force entre un soldat et un oisif, qui n'étaient pas fâchés d'écouter en si fraîche et si douce compagnie. Les survenants ayant en moins de rien fait la chaîne autour d'elle, il lui fut impossible d'avancer ou de reculer. Elle se résigna à être du spectacle. Elle reconnut à cet instant la joueuse de harpe. Cette femme reconnut aussi Rosine. Ce jour-là, elle fut frappée de la sombre tristesse de la pauvre fille. Après avoir promené sa sébile, où tombèrent quelques sous, elle prit Rosine par le bras et l'entraîna au prochain cabaret tout en lui demandant la cause de son chagrin.

— Je n'ai rien, répondit Rosine.

— On ne pleure pas sans raison, ma chère; voyons, essuie tes larmes et trinque avec moi.

Rosine refusa de boire; ce que voyant, la joueuse de harpe vida les deux verres.

— Est-ce qu'il y a une anguille sous roche, ma pauvre petite? Est-ce que ton amoureux te trahit?

Rosine se récria :

— Un amoureux! vous ne savez ce que vous dites.

— Vois-tu, ma chère, le meilleur n'en vaut rien. J'en sais quelque chose, moi qui te parle. J'ai eu des amoureux de toutes les façons, à pied et en carrosse. J'ai changé plus de mille fois mon lot, espérant toujours mettre la main sur quelque chose de stable; c'était comme si je chantais!

Disant ces mots, la joueuse de harpe se mit à entonner : *Adieu, mon beau navire.*

— Voyons, un peu de confiance, ma mie! reprit-elle en prenant la main de Rosine; dis-moi pourquoi tu pleures. Ta mère t'a battue? Laisse donc ces braves gens dans leur grenier; viens chanter avec moi.

Rosine raconta naïvement, dans un coin du

cabaret, comment elle avait quitté sa mère.

— Voilà mon sort, dit-elle en terminant. Est-ce que j'aurai jamais le cœur de chanter ?

— Est-ce que je chante pour mon plaisir, moi ? C'est pour avoir de l'argent. Si tu veux chanter avec moi, je te donnerai ton gîte, ton pain et tes habits.

La joueuse de harpe s'émerveillait de plus en plus de la beauté de Rosine ; elle calculait qu'avec une pareille compagne elle ferait fortune tous les jours.

— Je suis ta providence, poursuivit-elle; sans moi, que deviendrais-tu ? car tu ne sais rien faire; à moins que tu ne deviennes marchande de pommes ou d'allumettes.

— Moi ? dit Rosine en secouant ses tristes rêveries, j'aimerais mieux être marchande des quatre saisons que de chanter en pleine rue.

— Quel enfantillage ! tu changeras d'idée; en attendant, je veux bien pousser la bonne volonté jusqu'à te mettre en boutique ; je vais t'établir à mes risques et périls, j'ai confiance en toi. J'ai là de quoi acheter un éventaire et une botte de violettes ; il manque depuis cet hiver une bouquetière sur le pont

au Change. C'est entendu. Nous allons souper ici; moi, j'irai ensuite jouer dans les cafés du quartier. Si tu ne veux pas venir, tu iras te coucher là-haut, je payerai ton gîte. Dans deux heures, je viendrai te rejoindre. Va comme je te pousse; crois-moi, je suis une bonne fille.

Rosine ne savait que dire. La joueuse de harpe lui fit apporter du pain, du jambon et une bouteille de vin. Rosine refusa d'abord de manger; mais il y avait si longtemps qu'elle n'avait été d'un pareil festin, qu'elle se laissa bientôt gagner, tout en s'indignant contre la faim.

— Maintenant, dit la joueuse de harpe en se levant pour partir, je vais faire un tour dans le voisinage; attends-moi ici, ou monte là-haut; le cabaretier t'indiquera *mon appartement*.

— Je vous attendrai, dit Rosine, ne sachant pas encore ce qu'elle devait faire.

Elle demeura une demi-heure à réfléchir tristement devant la table encore servie. Tout d'un coup, elle se leva et sortit du cabaret. Elle reprit, avec un doux battement de cœur, le chemin de la maison paternelle.

Mais, près de rentrer, le courage lui revint.

— Non, non, dit-elle, je remonterai là-haut quand je pourrai y porter de l'argent.

Elle retourna au cabaret. La joueuse de harpe était couchée.

— Ah! te voilà, dit-elle. A la bonne heure! je comptais sur toi. Demain nous t'installerons sur le pont au Change.

Le lendemain, elles descendirent le quai: Rosine silencieuse et résignée, la joueuse de harpe babillant comme une pie, cherchant à répandre à petites doses le poison dans ce jeune cœur, qui n'avait d'autre défense que ses nobles instincts.

Elles traversèrent la Cité pour acheter des violettes au quai aux Fleurs. Le marché fut bientôt fait : pour trois ou quatre francs, la joueuse de harpe eut un éventaire, une botte de violettes, une botte de feuillage, une pelote de fil et une médaille d'emprunt.

Elle conduisit Rosine sur le pont.

— Voilà ton affaire, lui dit-elle d'un air victorieux. Tu as une jolie voix, une figure fraîche, des yeux tendres ; tu n'as qu'à parler pour faire florès. Que tes bouquets soient joliment épanouis, qu'ils soient faits de rien,

car c'est plutôt ton sourire qu'on achètera que tes fleurs.

— Je ne veux vendre que des bouquets, dit Rosine d'un air digne et naïf.

— Allons, ne te fâche pas. Souffle dans tes doigts et promène-toi de long en large, car il fait froid aujourd'hui. Pour moi, je vais continuer ma chanson, comme le Juif-Errant. A la brune, je viendrai te prendre pour t'emmener souper.

La joueuse de harpe s'éloigna sur ces paroles. Restée seule, Rosine respira plus à l'aise. Elle dénoua les violettes et le feuillage, cassa un bout de fil sous ses petites dents blanches et fit son premier bouquet. Le bouquet fait, elle le trouva si joli, il y avait si longtemps qu'elle rêvait au plaisir d'acheter une simple fleur, qu'elle oublia un instant que son premier bouquet était fait pour être vendu : elle le mit sans façon à son corsage. Jamais femme du monde ne mit une parure de diamants avec un plus doux plaisir. En voyant les violettes à sa gorge, Rosine oublia presque son chagrin, un doux sourire s'épanouit sur sa figure.

VI

LA MARCHANDE DE VIOLETTES.

A peine Rosine eut-elle si bien placé son premier bouquet, qu'un grand garçon, un peu dégingandé, avec une certaine tournure chevaleresque, s'arrêta devant elle en fouillant dans la poche de son habit.

— Tenez, la belle bouquetière, voilà une pièce de dix sous ; donnez-moi un bouquet.

— Je n'en ai point de fait, dit Rosine en rougissant sans oser lever les yeux.

— Eh bien ! j'attendrai ; avec une si jolie fille, on ne perd pas pour attendre. Pourtant, si vous vouliez me donner celui que vous avez là ?

Disant ces mots, le jeune homme toucha doucement le corsage de Rosine. Elle leva les yeux d'un air offensé.

— Ah ! c'est vous ! s'écria-t-elle avec entraînement.

Elle devint plus rouge encore ; elle soupira et laissa tomber les violettes qu'elle avait à la main. Elle venait de reconnaître l'étudiant de la rue des Grés.

— Hélas ! pensa-t-elle, il ne m'a pas reconnue, lui !

En effet, l'étudiant avait presque oublié cette jolie figure, qui l'avait frappé et séduit dans la sombre rue des Lavandières. Cependant, dès qu'elle leva les yeux, il la reconnut aussi.

— Je suis enchanté de la rencontre, car nous sommes de vieux amis ; à ce titre, vous ne pouvez me refuser le bouquet que voilà

Il avança encore la main pour cueillir le bouquet.

— Attendez donc, lui dit-elle avec un charmant sourire.

Elle prit elle-même le bouquet et l'offrit au jeune homme.

— Quel bon parfum de jeunesse ! dit-il en le portant à ses lèvres avec ardeur.

Il avait déposé sa pièce de dix sous sur l'éventaire.

— Adieu, reprit-il en s'éloignant, ou plutôt au revoir, car je passe souvent sur ce pont, qui va devenir pour moi le pont des soupirs.

Il revint sur ses pas.

— Ma pauvre enfant, vous allez mourir de froid ici. Que diable! on ne se fait pas bouquetière en janvier. Je ne suis pas dans l'habitude d'enlever les femmes; cependant vous savez que je vous offre mon hôtel garni et mon cœur, — rue des Grés, n° 22, — Edmond La Roche.

— Si vous me parlez de cette façon, monsieur, je ne vous vendrai plus de violettes.

— Vous me les donnerez, cruelle. Adieu!

Cette fois, Edmond La Roche s'éloigna pour tout de bon; cependant il se retourna avant de perdre de vue Rosine pour lui faire un signe de main. La jolie bouquetière, qui l'avait suivi du regard, ne put s'empêcher de lui faire un signe de tête. Elle se remit à l'œuvre avec un rayon de joie dans l'âme. L'amour était venu pour elle, l'heure d'aimer sonnait dans son imagination. Tout en faisant ses bouquets, elle se rappelait mot à

mot tout ce que lui avait dit l'étudiant. Elle le voyait sans cesse, avec son manteau à l'espagnole fièrement et négligemment jeté sur son épaule, ses grands cheveux blonds ébouriffés, sa fine moustache, ses traits un peu sévères, qui contrastaient si bien avec sa façon railleuse et gaie de parler amour.

— Si j'osais! dit-elle en soupirant.

Quand Rosine eut noué trois ou quatre bouquets, il lui vint un autre chaland : c'était encore un étudiant ; mais celui-ci avait une belle fille à son bras. Ils allaient follement par la ville, d'un air sans souci, dans toute la liberté de la jeunesse et de l'amour. Le jeune homme prit un gros sou dans son gilet, le mit dans la main de la bouquetière et choisit sans façon son bouquet.

— Tiens, Indiana, dit-il à sa compagne, voilà pour aujourd'hui ton bouquet de mariée.

Rosine ne comprit pas.

— D'où vient, se demanda-t-elle, que ce jeune homme ne me va pas comme l'autre?

Il y avait plusieurs bonnes raisons : Ed-

mond La Roche était le premier venu ; il allait sans compagnie ; il n'avait eu garde de lui glisser un gros sou dans la main.

— Au moins, dit-elle, il ne m'a pas payé le bouquet, lui.

Elle achevait à peine ces paroles, quand elle découvrit, en détournant ses violettes, la pièce de dix sous.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle en pâlissant, je ne lui ai pas rendu la monnaie de sa pièce. Comment faire ?

Après avoir un peu réfléchi, elle reprit en souriant :

— Je suis bien sûre qu'il reviendra, et alors...

Elle vit au bout du pont l'autre étudiant et sa maîtresse qui avaient l'air de danser en marchant, soit par accès de folle gaieté, soit pour mieux braver le froid, car ils étaient courts vêtus.

— Où vont-ils ainsi ? se demanda Rosine. On est donc bien heureux quand on n'est pas seul ?

Rosine en était là de ses rêves d'amour ou de poésie, quand la joueuse de harpe vint lui rappeler son infortune en se présentant

devant elle, comme un créancier impitoyable qui n'attend pas même l'heure de l'échéance.

— Eh bien ! la belle, combien as-tu vendu de bouquets ?

— Deux, répondit Rosine en tremblant ; et encore on ne m'en a payé qu'un.

La jeune fille ne regardait pas comme à elle la pièce de dix sous qu'elle espérait pouvoir rendre un jour à l'étudiant.

La joueuse de harpe se fâcha tout rouge.

— Tu es une sotte ! Si j'avais tes vingt ans et ton minois, j'aurais déjà vendu et revendu toutes mes violettes ; mais toi, tu es là comme une borne, sans desserrer les dents ! C'est bien la peine d'avoir de belles dents, c'est bien la peine d'avoir de la figure ! On sourit, on jase, on chante ; en un mot, on séduit son monde.

— Je vois bien que je n'entends rien à ce métier-là, dit Rosine avec orgueil ; reprenez votre éventaire.

— Point tant de façons ; tu es à mon service, tu n'auras pas d'autre volonté que la mienne.

Et, disant cela, la joueuse de harpe se-

coua violemment Rosine. La pauvre fille, indignée, dénoua le ruban fané qui retenait l'éventaire.

— Voilà votre bien, dit-elle en pleurant ; moi, je ne suis à personne.

L'éventaire tomba ; la joueuse de harpe se mit en fureur ; Rosine, effrayée, s'enfuit sans savoir où elle allait.

VII

L'ÉCOLE DES MŒURS.

Où aller dans ce pays perdu, où les malheureux ne trouvent jamais le bon chemin? Elle marcha comme chassée par le vent. Voyant le portail de Notre-Dame, elle franchit avec un doux battement de cœur le seuil de cette église où elle avait souvent prié. Elle pria avec plus d'ardeur que jamais.

— Du moins, pensait-elle, je suis dans la maison de Dieu, je n'ai rien à craindre; je suis à l'abri de toutes les mauvaises passions; ceux qui aiment Dieu sont protégés ici.

Elle s'était remise à prier, quand une vieille femme vint lui demander brusquement deux sous.

— Deux sous ! dit Rosine effrayée.

— Oui ; il faut bien que mes chaises soient payées.

— Je n'ai pas pris vos chaises ; voyez, je suis à genoux.

— Oui, mais à genoux devant une chaise.

— O mon Dieu ! s'écria Rosine, je croyais pouvoir prier Dieu sans argent.

— Point d'argent ?

— Oui, je suis sans argent et sans famille.

— Vagabonde ! ce n'est pas ici votre place.

Rosine se leva et s'éloigna.

— Une idée ! dit la vieille.

Elle courut à Rosine.

— Écoutez, mon enfant, je ne suis pas si noire que j'en ai l'air. Voulez-vous que je vous donne des conseils ?

Resine, surprise, s'était arrêtée.

— Vous êtes bien jolie, poursuivit la loueuse de chaises ; des minois comme le vôtre ne sont pas faits pour les déserts. Tenez, j'ai une fille qui cherche une femme de chambre ; je crains bien que vous ne sachiez rien faire, mais vous pourrez vous en-

tendre avec ma fille, qui ne fait rien. Allez chez elle de ce pas : madame de Saint-Georges, rue de Bréda, la maison du coin.

— J'irai peut-être, dit Rosine en s'éloignant.

— C'est cela, dit la vieille en revenant dans la nef; ma fille l'habillera avec les défaites de sa garde-robe ; elle ne la payera point, et elle aura près d'elle une jolie figure, ce qui ne nuit jamais.

Tout en se promettant de ne pas suivre le conseil de cette vieille marchande du Temple, Rosine alla, d'après ses souvenirs et tout en demandant le chemin, vers la rue de Bréda. Arrivée devant la maison indiquée :

— Que puis-je risquer? dit-elle en tremblant, il sera toujours temps d'aller ailleurs.

Elle entra et demanda madame de Saint-Georges. Elle monta au second étage et sonna toute tremblante. Une femme de trente ans vint ouvrir avec humeur. Voyant Rosine, elle voulut d'abord refermer la porte.

— C'est votre mère qui m'envoie, dit Rosine.

— Qu'elle aille se promener avec ses pareilles ! Qu'est-ce donc qu'elle demande encore ?

— Elle m'a dit que vous cherchiez une emme de chambre.

— Elle est folle, et vous aussi.

Mademoiselle Georgine (quelquefois madame de Saint-Georges, selon la circonstance) éclata de rire. Trouvant la chose plaisante, elle prit la main de Rosine et l'emmena dans son boudoir, où un jeune homme jetait gravement des roses à une fille d'opéra qui répétait son rôle de sylphide tout en fumant une cigarette.

— La plaisanterie passe les bornes, dit Georgine en entrant, ma mère m'envoie une femme de chambre.

— On dirait une figure de Greuze, dit le jeune homme; il ne lui manque guère qu'une cruche à casser. Votre mère est une femme d'esprit ; elle ne pouvait mieux choisir.

Rosine, rouge comme une cerise, voulut s'en aller ; Georgine la retint.

— Vous êtes une enfant, vous ne savez donc pas rire?

— Non, madame.

— Eh bien! apaisez-vous, nous ne rirons plus.

Georgine avait compris que Rosine lui serait d'un grand secours. Elle la conduisit dans son cabinet de toilette et ouvrit une grande armoire où étaient jetées en désordre des robes de toutes les façons et de toutes les couleurs.

— Voyez, dit-elle en secouant ces chiffons oubliés, choisissez et habillez-vous; après quoi nous verrons.

Rosine, demeurée seule, fut éblouie et effrayée par tout ce luxe impertinent.

— C'est donc une duchesse? dit-elle de plus en plus émerveillée.

Et Rosine regarda autour d'elle pour voir si elle était bien seule. Elle aperçut son image réfléchie par trois ou quatre glaces.

— Après tout, dit-elle en s'avançant vers un portemanteau, je ne fais de mal à personne.

Elle détacha la première robe venue; elle essaya de la mettre et n'eut pas de peine à y réussir. Dès que la robe fut agrafée, Rosine, qui ne s'était pas perdue de vue dans le miroir, se trouva plus jolie que jamais.

C'était une robe de foulard, faite par quelque Palmyre du quartier. Rosine se ploya comme un roseau, monta sur une chaise, inclina le cou, croisa les bras sur sa gorge dans l'attitude d'une vierge; en un mot, elle prit, en moins de quelques secondes, une bonne leçon de grâce et de coquetterie.

— Ah ! dit-elle presque avec regret, si ce monsieur de la rue des Grés me voyait comme je suis là !

Elle s'aperçut, tout en se trouvant charmante, que son petit bonnet n'allait plus à sa figure, ce pauvre et cher bonnet qu'elle avait brodé dans ses tristes veillées du dernier automne ! — Elle le jeta de côté, et saisit un peigne d'écaille dont la vue lui fit battre le cœur. — Elle se peigna avec délices ; jamais elle n'avait pris tant de plaisir à tourmenter ses beaux cheveux.

Georgine vint la surprendre.

— Eh bien ! mon enfant ? — Mon Dieu, que vous êtes jolie !

Cette exclamation avait échappé à Georgine presque malgré elle.

— Vous croyez ? dit Rosine tout effarée. C'est votre robe...

— Quels beaux cheveux ! Venez donc ainsi dans mon boudoir.

— Non, non, dit Rosine avec candeur.

Et elle ajouta en elle-même :

— Je suis trop belle ainsi pour être vue au grand jour.

Cependant Georgine l'entraînait sans trop de résistance.

— Voyez, dit cette fille en entrant dans le boudoir, voyez quelle métamorphose !

Le jeune homme se leva, frappé de l'éclat de cette jeune beauté.

— Prenez garde, dit-il à Georgine, on en lèvera votre femme de chambre.

— M'enlever !

— Il ne sait pas ce qu'il dit ; ne l'écoutez pas.

— Est-ce qu'on enlève les femmes à présent? dit la danseuse, qui était au bout de sa pointe et de sa cigarette.

— Est-ce qu'on ne m'a pas enlevée, moi ? dit Georgine avec dignité.

— Oui, dit l'autre, dans un omnibus qui allait de l'Opéra à l'Odéon. Je m'en souviens, j'étais de la partie. Et nous n'étions pas belles comme Rosine.

— Allons, Olympe, respectez-moi devant mes gens.

— Tes gens ! Tu te figures que cette jolie fille va rester à ton service ?

— Oui, mademoiselle, dit Rosine avec un accent de fierté ; je servirai madame de Saint-Georges de tout mon cœur.

— Je ne veux pas contrarier une fille d'aussi bonne volonté; mais je ne vous donne pas deux jours à vivre ensemble.

— N'écoutez pas cette folle, dit Georgine en conduisant Rosine dans la salle à manger. Vous vous tiendrez ici ; voilà une corbeille pleine de chiffons, prenez des aiguilles et travaillez comme une fée, si vous pouvez.

Rosine cousait à merveille ; elle se mit à l'instant même à faire une reprise à un fichu de dentelle.

— Très-bien ! dit Georgine enchantée, quand les visiteurs furent partis. Nous nous entendrons à merveille ; je suis une bonne fille, trop paresseuse pour être exigeante. Il n'y a pas grand'chose à faire ici ; ma cuisine est au café Anglais. Le matin vous m'habillerez; vous arroserez les fleurs de la jardinière ; vous roulerez de temps en temps des

cigarettes. Le soir, quand je vous le dirai, vous viendrez me chercher à l'Opéra.

— A l'Opéra?

— Oui. Vous voyez que tout cela n'est pas bien difficile.

— Mais c'est une vie de conte de fées! dit gaiement Rosine.

— Oui, vue d'un peu loin; mais ne parlons pas de cela.

Cette existence nouvelle enchanta Rosine, qui était curieuse comme toutes les femmes, — plus curieuse, elle qui n'avait rien vu; chaque jour, chaque heure, chaque seconde, lui révélait un coin de ce tableau triste et charmant, où s'ébattent les passions profanes.

La maison de Georgine était fort gaie; on y voyait bonne et mauvaise compagnie. Une semaine se passa. Rosine avait vu venir chez la choriste vingt nouvelles figures. Elle ne dormait plus; elle était dans un nouveau monde, dont elle comprenait à peine la langue. Dans les rêves de son mauvais sommeil, elle se voyait à son tour parée, fêtée, aimée, belle de toutes les beautés, heureuse de toutes les ivresses.

Quoiqu'elle n'eût point l'habitude de chercher à surprendre les secrets, un matin, ayant à parler à Georgine, elle s'arrêta à la porte du boudoir, un peu retenue, il est vrai, par la crainte d'importuner. Elle entendit prononcer son nom. Georgine était avec son ancienne compagne d'aventures, mademoiselle Olympe, qui lui parlait d'une promenade à Saint-Germain.

Voilà ce que Rosine entendit : « — Oui, ma chère, M. Octave, celui-là qui fleurit tous les jours sa boutonnière d'un camélia, depuis qu'il a vu Rosine, en est fou ; il veut à toute force la prendre pour sa maîtresse.

« — Quelle idée !

« — Comme il espère que tu seras favorable à ses projets, il te donne ce bracelet.

« — Crois-tu que les pierres ne sont pas fausses ?

« — Es-tu bête ! Octave est un homme comme il faut. C'est décidé, nous allons toutes les trois à Saint-Germain, où ces messieurs ont une maison de campagne ; attife un peu Rosine avec coquetterie, fais-la coiffer et donne-lui ton collier de perles fausses.»

Rosine s'éloigna avec indignation. Elle

comprit enfin que, grâce à sa beauté et à sa pauvreté, sa vertu ne serait nulle part à l'abri; que le mauvais esprit la reconnaîtrait et la suivrait toujours, soit qu'elle se couvrît de haillons, soit qu'elle se couvrît de soie et de bijoux. Elle se mit à pleurer.

— Je n'irai pas à Saint-Germain, dit-elle en essuyant ses larmes.

A peine avait-elle dit ces paroles, que Georgine, venant à elle, lui ordonna de se coiffer et de s'habiller pour l'accompagner dans une promenade à la campagne.

— Hâtez-vous, ajouta Georgine, mettez ma robe de soie verte à volants. A propos, j'ai là un collier de perles qui vous ira bien; je vous le donne.

Disant cela, Georgine passa le collier au cou de Rosine, qui ne savait que répondre. La pauvre fille alla dans le cabinet de toilette dont elle avait fait sa chambre, bien résolue de ne point s'habiller. Mais elle ne put s'empêcher de voir un peu dans une glace quelle figure elle faisait avec le collier.

— Hélas! dit-elle, c'est dommage, car cela me va si bien!

Rosine voulut détacher le collier; mais le

diable y avait la main, elle demeura longtemps devant le miroir, égarée par mille songes dangereux.

— Pourquoi dirais-je non? murmura-t-elle. Dieu m'en voudra-t-il parce que j'aurai pris un peu de place au soleil?

Et comme elle songeait au complot formé contre elle :

— Non, non, jamais à ce prix-là !

Elle saisit le collier et le jeta sur le tapis.

— Eh bien! Rosine, avez-vous fini? lui cria sa maîtresse.

— Oui, madame. — Que vais-je devenir? poursuivit Rosine. — Une idée ! c'est Dieu qui me l'envoie !

Elle ouvrit une armoire où elle avait déposé ses pauvres habits. — Hélas! dit-elle en les dépliant, est-ce que je pourrai jamais remettre ces habits-là ? C'est impossible ! on me suivrait dans les rues. Quoi! je suis venue ici avec ces haillons?

On ne perd jamais l'habitude du luxe, mais on se déshabitue si vite de la misère ! Rosine soupira.

— O ma mère ! dit-elle en baisant sa robe d'indienne avec respect.

— Eh bien! vous êtes donc folle? dit Georgine sur le seuil ; je vous attends. Que signifie tout ce désordre?

— Je ne puis pas parvenir à m'habiller, dit Rosine.

— La niaise! Voyons, laissez-vous faire. Olympe, viens donc à notre aide.

Les deux amies s'empressèrent d'habiller Rosine. En moins de dix minutes, elle fut parée de la tête aux pieds.

— Vous voilà belle comme une mariée, dit Olympe.

— Une mariée! que voulez-vous dire? demanda Rosine. Je ne vous comprends pas.

— Tant mieux! Il ne faut jamais comprendre; il n'y a de charmant que ce qui ne se comprend pas.

VIII

LA VERTU DE ROSINE.

Elles sortirent toutes les trois, préoccupées de sentiments divers. Elles descendirent jusqu'à la rue Saint-Lazare, devant aller à pied jusqu'au chemin de fer. Les deux amies se prirent par le bras ; Rosine les suivait, d'abord pas à pas, ensuite à légère distance ; bientôt, fière et résolue, elle s'envola comme un oiseau qui recouvre la liberté.

Où alla-t-elle ?

Elle descendit la rue Laffitte. Sur le boulevard, ne sachant plus son chemin, elle s'approcha d'un Auvergnat et lui demanda tout en rougissant, comme si elle lui confiait un secret : — Où est la rue des Grés ?

Mais quand Rosine arriva au coin de la rue

des Grés, elle s'arrêta, croyant qu'elle n'aurait pas le courage d'aller plus loin.

— Mon Dieu ! dit-elle en regardant l'hôtel des Grés, si je ne vais pas là, où irai-je ?

Elle avança lentement, pâle comme la mort, aveuglée par mille visions flottantes. Elle ne remarqua pas un élégant coupé à deux chevaux en station devant l'hôtel, ce qui était un événement dans la rue. Tous les étudiants venaient d'ouvrir leurs fenêtres pour chercher à découvrir le secret de cette visite. Ils avaient déjà échafaudé vingt romans fort compliqués.

Avant d'entrer, elle leva la tête comme si son regard dût avertir Edmond La Roche. Elle fut très-confuse de voir aux fenêtres toutes ces figures insouciantes, couronnées d'un nuage de fumée.

Elle avait à peine regardé, cependant elle se dit : — Il n'est pas là.

Elle avança le pied sur le seuil de la porte. Elle était éblouie et ne savait plus bien où elle allait.

Au pied de l'escalier, elle demanda d'une voix étouffée M. Edmond La Roche.

— Numéro 17, lui répondit-on.

Elle s'égara durant quelques minutes; elle monta d'abord trop haut, elle redescendit trop bas; enfin le numéro 17 frappa ses yeux dans l'ombre comme des traits de feu.

— S'il n'était pas seul! dit-elle avec terreur.

Elle écouta. Cet hôtel de la rue des Grés est un des plus agités du quartier — à toute heure du jour — souvent à toute heure de nuit — on y vit bruyamment; ce n'est pas dans le pays latin que l'étude et l'amour aiment le silence. Rosine entendit donc des cris, des éclats de rire, des chansons; il lui fut impossible de reconnaître si l'on parlait dans la chambre d'Edmond La Roche. Enfin, elle frappa légèrement et écouta avec anxiété; on la fit attendre; elle allait frapper une seconde fois, quand elle distingua un bruit de pas.

Presque au même instant Edmond La Roche, vêtu d'une longue robe de chambre, vint ouvrir en homme tout disposé à renvoyer la visite à des temps meilleurs.

— C'est moi, dit-elle naïvement.

Il ne reconnut pas la marchande de violettes sous sa brillante métamorphose.

Toute consternée par un pareil accueil, Rosine n'osait pas entrer.

— Je suppose, dit l'étudiant, que vous vous trompez de porte; il y en a tant ici. Permettez-moi de vous indiquer votre chemin.

— Mon chemin? est-ce que je le sais moi-même? Pardonnez-moi de venir pour si peu; voilà, monsieur, une pièce de dix sous que vous avez oubliée, il y a huit jours, sur mon éventaire... quand j'étais bouquetière sur le pont au Change...

Tout en disant ces mots, Rosine prit la petite pièce et la présenta à Edmond La Roche, qui ne comprenait encore que vaguement. Comme elle avait reculé d'un pas, un rayon de lumière vint frapper sa figure.

— Ah! c'est vous, dit Edmond La Roche avec un sourire inquiet, comme vous êtes devenue belle! Est-il possible! je n'y comprends rien : mais à Paris est-ce qu'on a le temps de comprendre?

Il prit la main de Rosine et la conduisit à deux portes plus loin.

— Où allons-nous? demanda timidement la jeune fille.

— Attendez, répondit-il en frappant; que ceci ne vous inquiète pas. — Eh bien! — on ne répond pas. — Diable!

Il attendit en silence, sans trop s'impatienter, quelques secondes encore.

— Mais, monsieur, expliquez-moi...

— Tant pis, poursuivit-il comme en se parlant à lui-même, retournons par là.

Il reconduisit Rosine à la porte de sa chambre. Elle entra sur un signe.

— Tenez, asseyez-vous devant le feu. Comme vous êtes jolie! morbleu! quels atours! On ne change pas si subitement sans quelque baguette enchantée. — Ah! fille d'Eve, quel a donc été le démon? — Je vous en veux beaucoup de n'être pas venue me charger du soin trop doux de vous habiller ainsi.

Edmond La Roche disait toutes ces choses sans parler trop haut, d'un air tout à la fois curieux et distrait.

— Ecoutez-moi, dit Rosine, car il faut que vous sachiez toute la vérité. Ne commencez point par me condamner. Ces beaux habits qui vous offusquent ne sont pas à moi.

Elle baissa la tête pour cacher sa rougeur.

— Vous me raconterez cela plus tard, dit Edmond La Roche.

— Tout de suite, car je ne veux pas que vous ayez le temps...

— Allons, allons, se dit Edmond La Roche avec un peu d'impatience, cela devient trop édifiant. Elle va me raconter l'éternelle histoire qu'elles racontent toutes. Encore, si Caroline n'était pas là, je pourrais bien prendre le loisir d'écouter.

— J'aurai bientôt fini, poursuivit tristement Rosine. Vous ne connaissez pas madame de Saint-Georges? J'ai passé huit jours chez elle sans savoir où j'étais. Voyez à mes habits ce qu'elle voulait faire de moi : on m'appelait déjà la mariée. Ces habits que j'ai là sont ma première, mais ma seule faute. Ils ne sont pas à moi, mais je n'ai jamais eu la force de reprendre ceux que je portais quand vous m'avez rencontrée. On voulait me parer pour un autre, j'ai gardé les habits et je suis venue ici. — C'est Dieu qui m'a conduite. — N'est-ce pas, monsieur, que vous me sauverez? car... je vous aime, vous...

Disant ces mots, elle baissa la tête et essuya ses larmes.

Edmond La Roche lui prit la main, la regarda avec admiration, et, avec l'accent d'un cœur profondément ému, il lui dit :

— Vous voulez que je vous sauve ? — Je vous aimerai.

Un silence suivit ces paroles. Rosine porta la main à son cœur comme pour empêcher l'étudiant d'entendre qu'il battait fort.

— Voyez, reprit le jeune homme, voilà notre nid. — Tout ce que j'ai est à vous, poursuivit-il en raillant un peu.

Il indiquait du doigt quelques meubles surannés d'hôtel garni.

— Mais, reprit-il en traînant son unique fauteuil devant Rosine, que faut-il pour être heureux? du temps à perdre.

IX

LES JEUX DE L'AMOUR ET DE LA DESTINÉE.

Rosine ne voulut pas s'asseoir; elle s'approcha de la cheminée et présenta devant le feu la pointe de ses petits pieds.

Elle regardait à la dérobée la chambre de l'étudiant. C'était une chambre garnie d'un lit, d'un fauteuil, d'une chaise, d'une commode et d'une table. Des livres de droit étaient épars depuis la porte jusqu'à la fenêtre; deux gravures anglaises ornaient les murs couverts d'un papier bleu, à légers ramages. Le manteau de la cheminée était sillonné de pipes; la commode était chargée de chiffons, de cravates et de gants. Le désordre de cette chambre attestait un esprit distingué et paresseux qui n'avait pas trop

de temps pour étudier, pour rêver à sa fenêtre ou pour se promener.

— Ah! pensait Rosine, comme je serais heureuse de mettre ici tout à sa place!

Edmond La Roche, tout inquiet qu'il fût, ne se lassait pas d'admirer cette fraîche, pure et naïve figure, qui dans le cadre de son miroir, lui rappelait un de ces charmants portraits bien nourris de roses, comme en savait faire Jean-Baptiste Vanloo.

— Que vous êtes jolie! je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous voir si près de moi. Ces beaux cheveux ondés, comme il serait doux de les dénouer!

Disant cela, le jeune homme dénoua adroitement le chapeau de Rosine. Elle leva les yeux et le regarda tendrement. Ce regard trop doux troubla violemment Edmond La Roche; il oublia qu'il n'était pas seul avec Rosine; il allait la saisir à la ceinture et l'appuyer sur son cœur, quand un léger bruit se fit entendre.

Il regarda la porte de son cabinet.

— Il y a quelqu'un ici, dit Rosine en pâlissant. Ah! monsieur, il fallait ne pas m'ouvrir la porte.

L'étudiant garda le silence. Deux sentiments opposés vinrent agiter son cœur. Il ne savait plus comment accueillir cette jolie fille qui, dans toute sa candeur charmante, venait se réfugier sous son toit. L'amour n'aime pas toujours à prendre ce qu'il a sous la main. Edmond La Roche eût été heureux d'entraîner Rosine sur son chemin le jour où il la rencontra dans la rue des Lavandières. On est accoutumé par tradition à ces aventures-là dans le pays latin; mais quand par hasard on rencontre une passion plus grave et plus digne, on se réveille aux nobles instincts, on sent tressaillir son cœur, on s'élève jusqu'au divin sentiment. Le jeune homme ressentait pour Rosine plus d'amour que de passion; il songeait qu'il lui serait plus doux de la protéger que de la perdre.

Rosine, se détachant de la cheminée, s'était tournée vers la porte d'entrée, sans perdre de vue la porte du cabinet.

— Cependant, pensa Edmond La Roche, comme elle l'a dit dans sa sainte ignorance, l'amour seul peut la sauver. Avec un autre, c'est une fille perdue, avec moi...

— Je m'en vais, dit Rosine.

La porte du cabinet s'ouvrit brusquement. Une jeune dame, fort élégamment vêtue, vint droit à Rosine.

— O mon Dieu! je suis perdue, murmura-t-elle.

Et elle se laissa tomber presque évanouie dans les bras d'Edmond La Roche.

La jeune dame lui fit respirer des sels.

— Ne tremblez pas ainsi; revenez à vous, dit-elle en la secouant un peu.

L'étudiant la soutenait toujours dans ses bras.

Elle rouvrit bientôt les yeux.

— Oh! madame, dit-elle d'une voix faible et suppliante, je suis bien coupable; pardonnez-moi!... Si j'avais su...

Elle se détacha tout à fait d'Edmond La Roche.

— Maintenant, je sens que j'aurai la force de m'en aller.

— Pauvre fille, dit la jeune dame d'un air compatissant, où irez-vous?

— Où j'irai? c'est vrai; je ne sais pas où j'irai; mais je ne veux pas rester ici plus longtemps, car je comprends bien...

Elle regarda tour à tour le jeune homme et la jeune dame.

— Pourtant je suis plus jolie, pensa-t-elle.

— Vous ne comprenez pas du tout, car je suis la sœur d'Edmond.

— La sœur d'Edmond !... vous êtes sa sœur?

Rosine se jeta tout éperdue dans les bras de la nouvelle venue, soit parce qu'elle était la sœur de celui qu'elle aimait, soit parce qu'elle n'était pas sa maîtresse.

— Oui, je suis sa sœur, et vous voyez que j'ai raison de veiller sur lui... mais ne vous offensez pas... vous êtes une noble fille qui courez à votre perte; c'est moi qui vous sauverai, et non Edmond, qui se perdrait avec vous.

Rosine la regardait parler avec anxiété; Edmond ne savait quelle figure faire. Il écoutait et attendait tout indécis.

— Je vais vous emmener dans mon coupé, reprit la jeune dame; je suis bien sûre que mon mari m'approuvera. Je ne sais pas encore ce que vous ferez chez moi; mais soyez tranquille, vous n'y serez pas comme une servante; j'imagine que vous savez coudre,

lire, jouer avec les enfants; les miens vous amuseront, et vous les amuserez, en attendant que, de concert avec mon mari, je vous trouve quelque chose digne de vous.

— Je vous remercie, madame, dit Rosine avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse; je suis prête à vous suivre et à aller où il vous plaira.

Rosine leva timidement les yeux sur Edmond La Roche.

— Adieu, lui dit-elle; oubliez que je suis venue ici...

— Adieu, dit-il en lui pressant la main. Peut-être, poursuivit-il en regardant sa sœur, peut-être Rosine ferait-elle bien d'attendre ici le sort que tu lui prépares.

— Allons, Edmond, ne rions pas des choses sérieuses.

— C'est assez comme cela, ma chère Caroline; tu m'as fait beaucoup trop de sermons aujourd'hui. Encore, si tu ne m'avais fait que des sermons! Je te pardonne, car Rosine est une fille plus digne d'habiter sous ton toit que sous le mien.

Il embrassa sa sœur, pressa encore la main de Rosine et rentra sans les conduire,

craignant d'être en spectacle pour les étudiants bavards de l'hôtel.

Il alla ouvrir sa fenêtre pour voir encore Rosine; quand elle monta dans le coupé, il s'imagina qu'elle lèverait la tête comme par dernier signe d'adieu; mais elle se blottit dans son coin, sans oser faire un mouvement. Il s'était dit vingt fois qu'il la retrouverait chez sa sœur; mais pourtant, dès que la voiture s'éloigna, il ressentit cette vague tristesse qui nous saisit quand nous voyons partir pour un long voyage une personne aimée. Il dînait toutes les semaines une ou deux fois chez sa sœur; il pensa d'abord à y aller ce jour-là; mais, après avoir fermé sa fenêtre, se trouvant plus raisonnable, il remit la partie au lendemain.

Il ne vivait pas d'ailleurs en anachorète; depuis six semaines il avait une maîtresse fort connue dans le pays latin sous le nom de *la Folie amoureuse*.

La sœur d'Edmond veillait sur lui avec la sollicitude d'une mère. N'ayant pu le décider à habiter chez elle, rue Laffitte, elle venait de temps en temps le surprendre le matin, sous prétexte qu'elle passait dans le

voisinage. Elle avait épousé un banquier très-célèbre à la Bourse et à l'Opéra, — M. Bergeret. — Déjà quelques-unes de ses aventures avaient éveillé la curiosité des conteurs d'anecdotes. C'était un homme aimable, sans esprit, mais ne manquant ni d'entrain ni de bonnes façons. Ce jour-là, il avait dit à sa femme qu'il serait retenu fort tard pour une affaire importante.

Madame Bergeret fit dîner Rosine avec elle et ses enfants. Le soir elle lui donna une petite chambre où Edmond s'était quelquefois couché au temps des bals de l'Opéra. Rosine s'y endormit heureuse, avec cette réflexion un peu embarrassante : Si, pourtant, j'étais à cette heure rue des Grés !

Le lendemain elle se leva de bonne heure, et voulut elle-même habiller les enfants. Elle mit à cette œuvre gracieuse toute sa sollicitude. Rosine était si jolie et si douce, que les enfants l'aimaient déjà comme s'ils la connaissaient de longue date. La beauté n'est jamais une étrangère.

A l'heure du déjeuner, madame Bergeret appela Rosine.

— Venez, dit-elle, asseyez-vous près de

moi. Voilà mon mari qui m'a promis de songer à vous.

Rosine leva les yeux; le mari laissa tomber sa fourchette.

— Ciel! murmura-t-elle toute pâle et toute bouleversée.

— Qu'avez-vous, Rosine?

— Rien! dit-elle en essayant de sourire. Je n'ai rien... j'avais oublié...

Elle sortit de la salle à manger, passa dans sa chambre, mit son chapeau et son mantelet, et, ouvrant une porte qui donnait dans l'antichambre, elle s'enfuit en toute hâte.

M. Bergeret n'était autre que M. Octave, renommé dans la rue de Bréda pour ses camélias et ses bracelets, qui, la veille, avait quitté sa femme et ses enfants pour aller dîner à Saint-Germain en folle compagnie, dans l'espoir d'y trouver Rosine.

X

LA MALÉDICTION.

Rosine avait compris qu'elle ne pouvait pas rester une seconde de plus en face du mari sans être forcée d'expliquer son trouble à la femme.

— Je suis bien malheureuse, dit-elle en se retrouvant dans la rue; il ne me reste donc plus qu'à mourir.

Elle descendait la rue Laffitte sans se demander où elle allait. Comme elle marchait lentement, à chaque pas on la coudoyait. Arrivée sur le boulevard, elle s'arrêta à la vue de tout le luxe parisien qui s'étale de ce côté-là avec tant d'impertinence.

— Mourir ! dit-elle encore.

Elle se demanda vaguement pourquoi elle

ne pouvait prendre un peu de place dans la vie au milieu de tous ceux qui la coudoyaient. Elle marcha sans but durant quelques minutes. Distraite comme on l'est à son âge, elle se surprit toute prête à demander son chemin. — Hélas ! mon chemin ! Où vais-je ?

Elle suivait des yeux toutes les jeunes filles qui passaient à ses côtés.

— Où vont-elles, celles-là ? Il y a une maison qui s'ouvrira pour elles ; il y a un cœur qui les attend...

Elle se perdait de plus en plus dans sa tristesse. Après avoir marché durant une demi-heure, elle s'aperçut avec émotion qu'elle avait pris sans y penser le chemin de la rue des Lavandières...

— Oui, dit-elle en se ranimant un peu, je reverrai mon père et ma mère ; j'embrasserai les enfants ; au moins, si je suis condamnée à mourir, j'aurai plus de courage pour le dernier coup.

En se retrouvant dans la rue des Lavandières, elle se rappela toutes les scènes de son enfance ; l'horrible misère vint lui ressaisir le cœur. Elle s'étonna d'avoir pu vivre si longtemps côte à côte avec la pau-

vreté, dévorant un morceau de pain mouillé de larmes.

— Oui, mourir, car je n'aurai jamais la force de vivre là-haut dans une pareille désolation.

Elle monta l'escalier le cœur tout défaillant. Où était-il, ce cœur qui, la veille, dans l'escalier d'Edmond La Roche, battait avec tant d'espérance ? La porte était ouverte ; Rosine s'arrêta sur le seuil, toute pâle et toute chancelante. Sa mère était occupée devant la cheminée à faire sécher du linge. Au cri d'un de ses enfants, elle tourna la tête :

— Rosine ! s'écria-t-elle en se levant avec joie.

Elle courut à sa rencontre et lui tendit les bras.

— Comme te voilà belle ! D'où viens-tu donc ainsi ?

— C'est vrai, dit Rosine en regardant son mantelet avec un triste pressentiment, j'avais oublié...

Les enfants accouraient tous, curieux et surpris :

— C'est ma sœur Rosine ! c'est ma sœur Rosine ! criaient-ils gaiement.

Elle se baissa pour les embrasser. A cet instant, le tailleur de pierres descendit du grenier, où il repassait ses outils. Voyant Rosine ainsi parée, il détourna ses enfants, repoussa d'une main sa femme, saisit de l'autre main Rosine et la jeta rudement dans l'escalier.

— Va, lui dit-il, fille perdue, va-t'en porter ailleurs ta joie et ta parure ! tout cela jure avec notre misère.

L'indignation de ce père, qui se croyait déshonoré dans sa fille, fut si terrible et si éloquente, que la mère, qui avait compris, n'osa dire un seul mot pour défendre Rosine. Tous les enfants se blottirent en silence dans un coin de la chambre.

Quand Rosine se releva, elle entendit fermer bruyamment la porte.

— C'est fini ! dit-elle avec un morne désespoir.

XI

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

Elle s'enfuit épouvantée.

— O mon Dieu! dit-elle tout en faisant un signe de croix.

Rosine avait un vif sentiment de la religion chrétienne. Elle aimait les églises, elle aimait la prière qui fortifie et console, elle aimait à voir partir son âme dans ses vagues aspirations vers le ciel. Mais dans son morne désespoir, ne pouvant plus croire à son père, elle ne voulait plus croire à Dieu qui protege.

— O mon Dieu! reprit-elle en sanglotant, vous ne me voyez donc pas?

Elle montait la montagne Sainte-Geneviève pour aller s'agenouiller à Saint-Etienne-

du-Mont, quand elle fut insultée par quatre étudiants qui, la jugeant à sa toilette extravagante, s'imaginaient rencontrer une fille de joie égarée loin de son quartier général.

— Elle est en bonne fortune, dit un des quatre compagnons en lui jetant au nez la fumée d'un cigare de deux sous.

— En bonne fortune! dit un autre; tu veux dire en mauvaise fortune; car quel est celui d'entre nous qui pourrait payer un pareil luxe?

Rosine, ne sachant où se cacher, se jeta dans la première porte ouverte : c'était un cabaret. Du cigare à deux sous elle passa au brûle-gueule. Elle alla droit à une femme qui dînait dans l'ombre.

— Madame...

Elle reconnut la joueuse de harpe.

— Ah! c'est toi! Eh bien! tu n'as pas perdu ton temps. Te voilà devenue princesse du sang!

Les buveurs s'étaient approchés des deux femmes.

— Voilà du fruit nouveau, dit l'un.

— C'est du fruit défendu, dit la joueuse de harpe. Allez-vous-en boire ailleurs.

Et quand les buveurs furent retournés vers le comptoir :

— Conte-moi donc tes aventures, dit-elle à Rosine.

— Mes aventures! Mon père m'a jetée à la porte, indigné de me voir une pareille robe.

— Cette robe-là t'ouvrira toutes les portes. Et pourquoi as-tu une pareille robe?

— Pourquoi? Parce qu'on m'a habillée pour un voyage à la campagne.

— Je comprends; un voyage en partie double. Oh! quand j'avais vingt ans!

— Comment pouvez-vous survivre à toutes vos belles folies? demanda Rosine un peu curieuse. Comment pouvez-vous survivre à une pareille métamorphose?

— Je suis tombée du haut en bas par une pente douce. Je suis allée de chute en chute sans m'en douter, du grand théâtre au petit théâtre, du carrosse au fiacre, de la marchande de modes à la marchande à la toilette. On va, on va, on va toujours dans le tourbillon couleur de rose. Par exemple, à l'heure qu'il est, je ne me retrouve dans mon cher tourbillon qu'en buvant du bleu

et du blanc. Et puis, l'amour est un bon diable qui couche gaiement sur un grabat. Telle que tu me vois, j'ai encore trois ou quatre amoureux — je n'ai jamais su faire une addition. — J'en attends un à dîner. Ah! par exemple, il faut avoir l'esprit de ne pas regarder en avant ni en arrière. — Mais voilà mon amant!

Rosine vit arriver un homme jeune encore, qui portait sur son front dépouillé la couronne des mauvaises passions, ou plutôt le sceau fatal de la débauche. C'était l'arrière petit-fils d'un des plus grands génies qui aient rayonné en France. Il vivait d'aumônes faites à son nom, dont il abusait. Il avait inscrit sur la première page de sa vie non pas le mot *droit au travail*, mais le mot *droit des pauvres*. Il habitait presque toujours un tapis-franc, sans respect pour son illustre nom, écrivant sur toutes les tables, entre deux vins et entre deux femmes, des suppliques au roi, à la reine, au ministre, à tout le monde, où il demandait une obole sans vergogne, en signant d'un nom qui n'avait demandé que l'admiration.

— Voilà de quoi dîner, dit-il en jetant sur la table un petit livre où il venait d'inscrire trois nouveaux noms pour tirer à vue.

Quand sa supplique ne réussissait pas, il allait en personne piper de quoi vivre chez les enfants prodigues ou chez les fameuses courtisanes. Il donnait impérieusement l'ordre d'annoncer son nom glorieux, il se présentait avec fierté, dévoilait ses titres de noblesse et finissait par demander cent sous. On pensait à son trisaïeul et on lui donnait quelquefois vingt francs. Il s'était adressé d'abord aux gens du monde, à ceux-là qui donnent en comptant et qui raisonnent en donnant; il avait bientôt reconnu qu'il fallait frapper à la porte de ceux qui jettent l'argent par la fenêtre.

Le descendant du grand homme se fit apporter un *arlequin* qu'il arrosa d'un pot de vin bleu. C'était à peu près le même dîner que celui de la harpie. Il offrit galamment à Rosine de partager avec lui et de boire à la même coupe. Rosine n'aurait pas bu un verre d'eau dans cet odieux cabaret. Elle voulait toujours s'en aller; — mais où aller?

— Et puis, la joueuse de harpe la retenait par des prières et des par menaces.

Au dessert, cette fille prit sa harpe et se mit à chanter pour son amant, pour Rosine et pour la galerie :

Comme la nocturne araignée
Je vais filant mes tristes jours,
Car ma figure dédaignée
Sert d'épouvantail aux amours.

J'ai brisé ma première coupe
Où fumait le vin du bon Dieu ;
Aujourd'hui ma lèvre se coupe
Au verre ébréché du vin bleu.

Le jour, on m'appelle harpie,
Ma pâleur donne des frissons ;
Mais la nuit, Vénus accroupie,
Je charme encor par mes chansons.

MORALITÉ.

Apporte ta bouteille, hôtesse,
Enivre-moi, point de réveil !
Verse-moi toujours la jeunesse
Dans les flots tombés du soleil.

Quand la nuit fut venue, Rosine sortit du cabaret et descendit vers la Seine. Elle s'arrêta longtemps sur le pont Notre-Dame, résolue à se jeter à l'eau. Elle s'appuya sur le parapet et regarda les vagues légères soulevées par un grand vent d'ouest. Les rares passants regardaient avec quelque surprise cette jeune fille vêtue en duchesse à pareille heure sur ce pont plébéien. Rosine ne s'inquiétait pas d'être en spectacle; elle se voyait déjà au fond du fleuve se débattant avec la vie et avec la mort.

— Mais demain, dit-elle, je reviendrai sur l'eau, on me déshabillera et on m'exposera à la Morgue. Je ne veux pas mourir ainsi.

Et, dans sa pudeur, elle songea qu'il lui serait doux d'être en pleine mer, de se précipiter et de disparaître à jamais des regards humains.

Elle retourna dans la rue des Lavandières, décidée à revoir sa mère et à rentrer le front haut dans sa maison après avoir raconté ce qui s'était passé.

Elle s'était approchée d'une voisine pour la prier d'aller avertir sa mère, quand la

femme du tailleur de pierres sortit de l'allée de sa maison avec une cruche et un seau. Rosine n'osait l'aborder. Elle la suivit à distance. Quand sa mère se fut arrêtée devant la fontaine de la place Maubert, Rosine lui parla.

— Ah ! c'est toi?

Et la mère pressa son enfant sur son cœur.

— Ecoutez-moi, dit Rosine en sanglotant. Mon père m'a jugée sans m'entendre; je ne suis pas coupable.

— Qu'est-ce que cela fait? dit la mère; coupable ou non, tu es toujours ma fille, à moi. Mais ne reviens pas à la maison, car ton père a ses idées : il te tuerait.

Rosine raconta rapidement ce qui s'était passé.

— Eh bien! lui dit sa mère, je remonte là-haut; tu vas m'attendre, car je te conduirai chez une dame qui tient un hôtel garni rue Saint-Jacques, et qui, depuis quelques jours, a été notre Providence.

Rosine fut bien accueillie à l'hôtel garni. On lui proposa d'y rester comme *demoiselle de confiance*. Elle commençait à respirer

dans la vie, quand elle s'aperçut que la maîtresse du lieu s'entendait avec les étudiants de l'hôtel pour faire tomber dans leur trébuchet les jeunes filles du voisinage. Cette femme avait monté les cinq étages du tailleur de pierres sous le symbole de la charité, mais dans le dessein de piper la jeune sœur de Rosine ; en attendant, elle cherchait par toutes les séductions à prendre Rosine au piége. Quand Rosine eut révélé sa fière et sauvage vertu, il lui fut impossible de demeurer une heure de plus avec cette odieuse femme. Ne pouvant la corrompre, on la mit à la porte.

XII

LA FOLIE AMOUREUSE.

Il y a en ce monde des hommes prédestinés à l'amour; ils ont le charme comme si une bonne fée eût répandu sur leur berceau le parfum voluptueux des cheveux de Vénus sortant de la mer et de Diane sortant de la forêt. La plupart des hommes sont condamnés à vivre de peu en amour; ils prennent une femme et c'est fini; leurs vanités les emportent ailleurs. L'un va à la guerre, l'autre trône dans une boutique, celui-ci va à la philosophie, celui-là fait beaucoup d'enfants. Quelques-uns jettent un regard en passant sur le pays des joies amoureuses, ou du moins ils se contentent d'avoir vingt ans une fois dans leur vie. Mais ceux que j'appellerai les vrais privilégiés de la terre, les

enfants prodigues de leur cœur, qu'ils donnent toujours et qui le retrouvent toujours, parce que leur vie est dans leur cœur; ceux-là ont vingt ans pendant vingt ans. Aussi, les femmes les reconnaissent; ils n'ont qu'à paraître pour répandre autour d'eux le charme de la baguette d'or. Et ce qui les rend plus forts, c'est qu'ils ont le charme sans le savoir; mais les femmes le savent bien; ils n'ont qu'à parler — spirituels ou bêtes — ils n'ont qu'à sourire, pourvu qu'ils aient des yeux et une bouche — car j'en connais plus d'un qui n'a des yeux que pour y voir et une bouche que pour se mettre à table.

Edmond La Roche était prédestiné à l'amour.

Quand il rencontra Rosine, plus d'une fois déjà il avait donné son cœur, et les battements de son cœur, et les larmes de son cœur; plus d'une fois déjà, il avait perdu son temps — ne perd pas son temps qui veut — dans les délices et les déchirements des passions amoureuses. Il avait commencé à dénouer, d'une main distraite d'abord et bientôt tressaillante, cette chaîne de roses

qu'on teint toujours de son sang. Dans le pays latin, les plus belles filles le saluaient d'un sourire et semblaient lui dire gaiement : « Quand nous aimerons-nous? » car elles l'avaient vu à l'œuvre dans les tourbillons de la Chaumière et du bal de l'Opéra; soupant en folle compagnie ou se promenant seul, tout rêveur, sous les tilleuls du Luxembourg, tour à tour tendre, railleur, jaloux, insensé, éperonnant sa passion et la lançant à bride abattue à travers toutes les conquêtes et tous les périls.

Edmond La Roche ne s'était point d'abord passionné pour Rosine; il avait entr'ouvert les dents comme à la vue d'un beau fruit d'or et de pourpre qui rit sur l'espalier, mais il avait passé outre en se disant : — C'est du fruit vert. Peu à peu, toutefois, cette charmante image de Rosine, tout à la fois souriante et attristée, s'était gravée dans son cœur, comme disaient les vieux romans. Il la portait en lui sans trop y prendre garde; mais bientôt l'image le brûla à feu vif. Sa passion pour Rosine lui fut révélée comme par hasard un matin qu'il passait sur le pont au Change; il se rappela le bouquet de vio-

lettes, il chercha Rosine autour de lui. — Où est-elle? où est-elle? où est-elle? — Si elle fût passée là, il l'eût saisie dans ses bras et l'eût emportée avec une folle joie.

Mais Rosine n'était plus là; une mélancolie étrange saisit l'âme du jeune homme; il lui sembla que sa plus chère vision se fût à jamais envolée.

Le lendemain, il revenait chez lui par la rue Saint-Jacques, tout à la pensée de Rosine, quand il vit, comme par miracle, la jeune fille sortant tout effarée de l'hôtel d'où elle était chassée, comme une fille perdue.

Elle se détourna, ne voulant pas qu'il la reconnût.

— C'est vous? dit-il en lui prenant la main.

— Non, ce n'est plus moi, dit-elle tristement.

Elle détacha sa main et voulut s'enfuir.

— Rosine, Rosine, que vous est-il arrivé?

— Il m'est arrivé que je suis une fille perdue pour tout le monde, excepté pour moi.

— Excepté pour moi, dit aussi Edmond.

La jeune fille rougit et lui redonna sa main.

— Rosine, je vous cherchais.

— Vous me cherchiez; tout le monde me fuit et je me fuis moi-même.

— Puisque je vous ai retrouvée, je ne vous quitterai plus, car je vous aime.

— Vous m'aimez? Qu'est-ce que cela veut dire?

Rosine avait pâli.

— Cela veut dire que je vous emmène chez moi.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que je vous aime.

— Nous parlons si bien tous les deux, que nous ne pouvons pas nous entendre.

Cependant Rosine avait, sans y penser, pris le bras d'Edmond La Roche; il allait et elle allait avec lui. Ils arrivèrent bientôt rue des Grés. Edmond La Roche franchit le seuil de l'hôtel avec une certaine inquiétude; son cœur pressentait un orage.

En effet, à peine avait-il refermé sur Rosine la porte de sa chambre, sans tirer les verrous, pour ne pas effaroucher — la

vertu de Rosine — qu'une demoiselle de l'endroit, surnommée *la Folie amoureuse*, entra bruyamment de l'air du monde le plus dégagé.

— Je t'attendais, dit-elle à Edmond La Roche en regardant de côté la pauvre fille, qui n'avait pas eu le temps de se croire chez elle.

— Vous m'attendiez? dit l'étudiant; pour moi, je ne vous attendais pas — madame.—

— Madame! — qu'est-ce que ce style-là? Est-ce que nous en serions revenus au commencement?

— Non; à la fin — madame. —

— Il n'y a ni commencement ni fin; je ne suis pas de celles qui s'en vont quand on leur dit : Va-t'en. Mon mobilier est ici.

— Madame — votre mobilier se compose d'un bonnet de nuit et de deux pantoufles; je vous payerai un Auvergnat pour les porter ailleurs; si je n'étais pas un homme de très-haut goût, je vous dirais que vous avez déjà en plus d'un endroit deux pantoufles et un bonnet de nuit.

— Si tu dis un mot de plus, je te saute à la gorge.

— Madame — je suis incapable d'en faire autant.

Le dialogue dura ainsi quelques secondes encore. Rosine s'était réfugiée à la fenêtre, pour avoir l'air de ne pas voir et de ne pas entendre. La pauvre fille voyait et entendait.

Edmond La Roche voyant bien que sur ce ton-là la conversation pourrait durer longtemps, prit les deux mains de sa maîtresse avec douceur et avec violence tout à la fois. Ne pouvant avoir raison en parlant tout haut, il essaya de la convaincre en lui parlant à l'oreille. *La Folie amoureuse* connaissait sa force ; elle savait qu'on ne respirait pas impunément la senteur de forêt qu'exhalait sa luxuriante chevelure, surtout quand elle s'appuyait avec abandon dans les bras de celui qui lui parlait. En effet, Edmond La Roche, qui avait, en lui saisissant les mains, le dessein bien arrêté de la mettre à la porte, chancela bien vite dans sa résolution.

Rosine, qui le regardait à la dérobée, comprit alors qu'elle était déjà trahie. Elle alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte ; elle était déjà dans l'escalier quand Edmond

La Roche s'aperçut qu'elle n'était plus à la fenêtre de sa chambre. Il aurait bien voulu courir après elle, mais *Vénus tout entière à sa proie attachée* ferma vivement la porte et l'entraîna à la fenêtre.

Quand Rosine se retrouva seule dans la rue :

— Il ne me reste plus rien, dit-elle.

Traduisant ainsi la pensée inscrite par le Dante sur la porte de l'enfer. Il ne lui restait plus rien, pas même l'espérance. Jusque-là, le souvenir d'Edmond La Roche lui avait permis de lever les yeux au ciel et de se dire :

— Qui sait ?

Mais maintenant, dans le naufrage qui allait l'envahir, où trouver une arche de salut? La colombe au rameau sacré s'abattait en pleine mer, l'aile saignante et brisée.

Rosine entra dans le jardin du Luxembourg sans se demander où elle allait. Un auteur dramatique, sur le point d'être joué à l'Odéon, mais qui n'était pas content de son ingénue, regarda Rosine à deux fois.

— A la bonne heure, dit-il tout à son idée, voilà une ingénue dont les beaux yeux feraient le succès de ma comédie.

Et, comme il était habitué à parler à toutes les femmes comme il parlait aux comédiennes, il dit familièrement à Rosine en se mettant sur son passage :

— Voulez-vous jouer la comédie?

— Jouer la comédie? Pourquoi pas? Je suis résignée à tout, répondit tristement Rosine.

— C'est tout simple, dit l'auteur dramatique, on est comédienne ou on ne l'est pas; mais toutes les femmes le sont; et, pourvu qu'elles n'aient pas été au Conservatoire, elles n'ont qu'à se présenter devant la rampe pour être applaudies.

— Est-ce que j'oserais jamais? dit Rosine avec effroi.

— Avec une figure comme la vôtre on ose tout. Prenez mon bras, le directeur est mon ami, son ingénue est laide à faire peur, il va signer votre engagement avec enthousiasme.

Rosine était si abattue par son désespoir, qu'elle n'eut point la force de résister. Elle se laissa conduire à l'Odéon sans bien se rendre compte du chemin hasardeux qu'elle prenait là. Dès que le directeur eût vu ses

beaux yeux intelligents dans sa charmante figure tout attristée, il dit à son ami l'auteur dramatique que sa protégée pouvait se considérer comme du théâtre.

Il fut convenu que Rosine aurait de quoi payer ses courses en omnibus. Ce jour-là même elle assista à la répétition.

Voilà comment la vertu de Rosine entra au théâtre de l'Odéon. Comment en sortira-t-elle ? Sommes-nous enfin arrivés à ce moment fatal où nous écrirons sur le marbre le plus pur :

CI-GIT LA VERTU DE ROSINE.

XIII

LE THÉATRE

Je ne raconterai pas mot à mot comment vécut Rosine pendant qu'elle fut à l'Odéon. Elle y avait un peu révolutionné tout le monde. Les auteurs et les comédiens la trouvaient jolie, les comédiennes lui trouvaient quelque beauté à la condition de lui découvrir cent fois plus de défauts que n'en exige la laideur la plus accomplie. Ce qui n'empêchait pas la beauté de Rosine de devenir proverbiale dans tous les théâtres, en attendant qu'elle eût débuté. Tous les soirs, le foyer un peu désert de l'Odéon se peuplait de bourgeois gentilshommes et de gentilshommes bourgeois, qui voulaient saluer ce soleil levant. Or, pendant ce triom-

phe, Rosine mourait de faim : Elle était entrée dans un pauvre hôtel garni de la rue de la Harpe (non loin de la rue des Grés), où, sur sa figure et sur son engagement à l'Odéon, on lui avait accordé quelque crédit, mais à la condition qu'elle n'en abuserait pas. La pauvre fille vivait un peu de l'air du temps. De bonne heure familière avec la faim, elle s'habituait à n'ouvrir ses belles dents que juste ce qu'il fallait pour ne pas se laisser mourir.

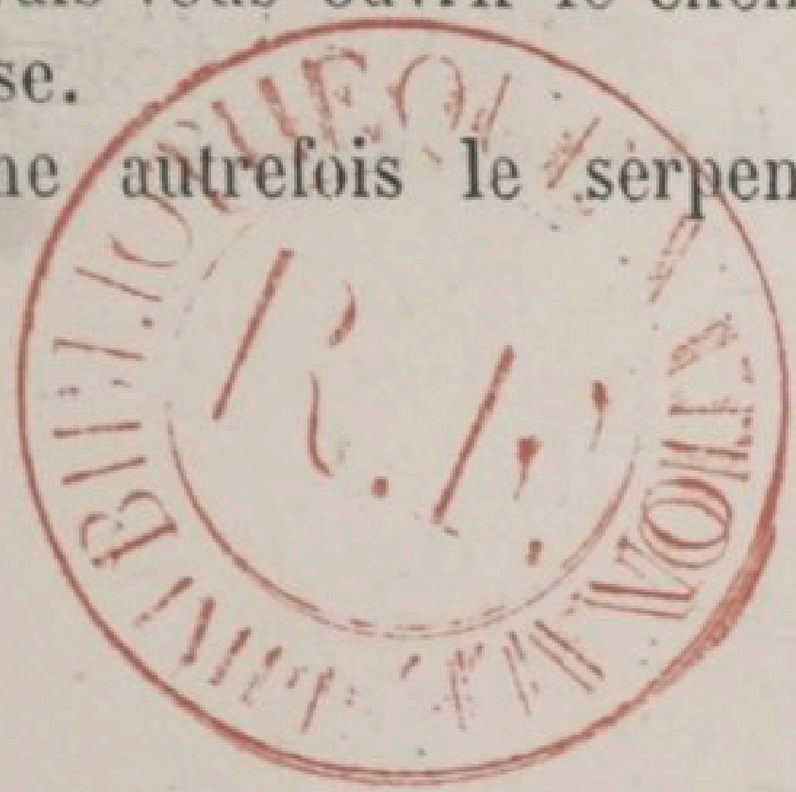
Tout le monde s'étonnait de sa vie obscure et retirée ; elle disait qu'elle vivait en famille, ce qui expliquait un peu pourquoi elle portait toujours la même robe, et ce qui empêchait ses adorateurs de faire le siége de son hôtel. On lui avait bien çà et là offert les uns de souper de l'autre côté de l'eau, les autres de lui donner une robe ou un bijou, car on offre toujours aux femmes le superflu, quand elles n'ont pas le nécessaire. Il est vrai que les femmes ne vivent que du superflu. Rosine savait de quel prix il lui faudrait payer soupers, robes et bijoux ; elle s'enveloppait dans sa vertu et mourait de faim héroïquement.

Cependant cette manière de vivre ne pouvait pas durer bien longtemps, et la répétition de la comédie où elle devait débuter subissait tous les jours un retard. Le directeur l'avertit un matin qu'enfin la pièce allait passer et qu'il était temps de songer à ses costumes. Il ne lui fallait pas moins de trois robes et accessoires. Rosine n'avait pas prévu ce contre-temps. Comment trouver trois à quatre cents francs? Le directeur lui offrit de lui payer d'avance un mois d'appointements; mais où trouver le surplus? Rosine désespéra de débuter jamais. Elle le dit le soir au foyer. Le lendemain, elle était sur le point d'écrire au directeur qu'elle ne se sentait pas le courage d'aller plus loin, quand une dame, qu'elle n'avait jamais vue, entra dans sa petite chambre, et, en manière d'avant-propos, répandit sur sa cheminée une poignée d'or.

Et, comme Rosine ne comprenait pas :

— Ma chère enfant, je suis la bonne fée; voilà ce qui tombe tous les jours de ma baguette; je vais vous ouvrir le chemin de la terre promise.

Et comme autrefois le serpent, cette



femme déploya toute l'éloquence diabolique de la tentation.

Rosine se révolta d'abord ; mais elle avait tant lutté, mais elle avait tant souffert, mais la misère est un si mauvais conseiller, que Rosine prit l'or dans ses mains, et, avec le sourire du démon, elle dit à cette odieuse femme :

— Allez ! je vous suis.

Tout égarée par les ivresses coupables du luxe où elle allait vivre, elle ferma la porte de sa chambre sans y laisser un seul regret.

Elle fut conduite dans la rue Grange-Batelière, chez M. de M***, un des jeunes gens qui venaient poser pour elle au foyer de l'Odéon; il ne l'aimait pas, mais, pour sa vanité, il aurait donné le plus clair de ses revenus pour que Rosine débutât avec lui.

— Je vais vous laisser seule ici, lui dit celle qui l'avait conduite. Vous comprenez ce qui vous reste à faire.

— Je comprends, dit Rosine en pâlissant.

— M. de M*** est allé déjeuner au café Anglais ; il sera enchanté tout à l'heure de

voir son appartement si bien habité. Embrassez-moi, enfant.

Rosine présenta son front d'un air résigné.

— Adieu : je viendrai demain.

— Adieu, dit Rosine, heureuse de se sentir seule.

Elle se promena dans l'appartement avec un peu de curiosité.

— Je suis chez moi, dit-elle.

Et elle regardait d'un œil surpris toutes ces merveilles du luxe parisien qui éclatent si insolemment dans quelques intérieurs privilégiés. Rosine sentit alors instinctivement qu'il y avait deux femmes dans une femme, celle qui vit par les yeux et celle qui vit par le cœur.

— O mon Dieu ! dit-elle, pourquoi n'ai-je que des yeux, comme tant d'autres ?

Et elle se mit à penser à Edmond La Roche. Elle n'avait d'ailleurs cessé de penser à lui ; elle le voyait toujours saisissant *la Folie amoureuse* et s'appuyant sur elle pour lui parler à l'oreille. La pauvre fille avait le cœur déchiré. Quelquefois on la voyait pâlir subitement et détourner la tête : c'était le

souvenir d'Edmond La Roche qui passait en elle.

— Ah! dit-elle tristement, si c'était lui qui dût venir ici tout à l'heure!

Elle se demanda s'il était possible qu'elle attendît M. de M***. L'odieuse misère qui l'avait chassée de chez elle se représenta à ses yeux accroupie dans l'âtre, accroupie au seuil de la porte, accroupie au pied du lit. Elle eut peur et se jeta éperdument sur un beau canapé recouvert de soie des Indes; elle se leva et alla caresser d'une main égarée des rideaux du plus beau damas. Elle aurait voulu étreindre dans un seul embrassement tout le luxe de M. de M***.

— La misère, jamais! s'écria-t-elle avec un accent étrange.

A cet instant, ses yeux s'arrêtèrent sur une petite jardinière de Tahan, un chef-d'œuvre en bois de rose, tout encadrée d'or et d'argent, tout étoilée de pierres fines. Or, dans cette jardinière, il n'y avait que des violettes. Rosine sentit un coup au cœur. Elle passa la main sur les violettes; toute chancelante, elle tomba agenouillée.

— O mon Dieu! dit-elle émue jusqu'aux

larmes, ô mon Dieu ! je vous remercie. Ces violettes sont un avertissement.

Rosine n'attendit pas M. de M***; elle s'enfuit sans savoir encore où elle irait, mais ne comprenant pas qu'elle eût pu venir jusque-là.

XIV

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

Un matin, on déjeunait gaiement chez Edmond La Roche, deux par deux, comme les vers alexandrins, qui se becquètent par la rime, quand on apporta une lettre à l'étudiant.

— Un cachet noir, dit-il.

— C'est égal, dit la voisine, c'est tout de même une lettre d'amour, car c'est une lettre de femme. Voyez, messieurs, voyez plutôt l'écriture.

Un étudiant en médecine, qui avait bu plus que de coutume et qui commençait à y voir double, saisit la lettre sans façon et déclara qu'il allait la lire tout haut à l'auguste assemblée.

— Je te défends de briser le cachet! dit Edmond La Roche.

Mais les femmes qui étaient là prirent le parti du lecteur extraordinaire.

— Il la lira, dirent-elles en enchaînant Edmond La Roche dans leurs bras.

— Cela nous donnera des leçons de style, dit l'une.

— Dis plutôt des leçons de vertu, s'écria l'autre; car on sait qu'Edmond La Roche est un homme à sentiments invraisemblables.

L'étudiant en médecine était monté sur une chaise; il demanda le silence et déploya la lettre avec gravité.

— Tambours de Cupidon, battez aux champs, dit-il en imitant le roulement du tambour.

Et il lut à haute voix :

« C'est un adieu, voilà pourquoi j'ai le « courage de vous écrire. Je voulais aller « encore jusque chez vous; mais, ce que je « veux vous dire, je ne veux le dire qu'à vous, « et j'aurais fait sans doute encore quelque « rencontre qui m'eût empêchée de parler. « Je ne veux pourtant pas emporter mon

« secret là-haut. Je vous aime... je vous « ai aimé... Si je savais que mon souvenir « vous fût cher, je mourrais consolée. Mon « pauvre cœur demandait à vivre, et il de- « mandait si peu! battre un instant sur le « vôtre, et mourir! J'ai été bien mal- « heureuse; je vous aimais, et vous aimiez « tout le monde. C'est égal, je remercie « Dieu de vous avoir rencontré. Si vous ne « m'avez pas oubliée, car à peine savez- « vous mon nom, venez me voir à deux pas « d'ici. Je vivais toujours près de vous, rue « de La Harpe, n° 109, à l'hôtel Saint-Louis. « Je vous ai rencontré une fois; mais vous « ne m'avez pas vue, car vous n'étiez pas « seul. Je vous attendrai jusqu'au soir, jus- « qu'à demain matin. Demain matin, il se- « rait trop tard, et je partirais sans un der- « nier adieu. Pour tout l'amour que j'ai eu « pour vous, apportez-moi des violettes. « Vous savez, ces pauvres chères petites « fleurs, qui vous ont arrêté un jour sur le « pont au Change. »

La lecture de cette lettre fut d'abord coupée de cris moqueurs et d'éclats de rire.

Edmond La Roche se moquait et riait comme les autres, ne sachant pas d'où lui venait cet adieu. Mais tout à coup, quand il reconnut Rosine, il se détacha violemment des trois femmes qui l'enchaînaient, se jeta avec fureur vers l'étudiant en médecine et ressaisit la lettre d'une main convulsive.

— Rosine, Rosine! dit-il en portant la main à son cœur.

Et il s'élança dans l'escalier, sans prendre le temps de mettre son chapeau.

En moins d'une minute, il fut à l'hôtel Saint-Louis.

— Mademoiselle Rosine? demanda-t-il au portier.

— Vous savez où? lui répondit-on.

— Non, je ne sais pas.

— Au quatrième, la première porte à droite. Mais, j'y pense, n'êtes-vous pas monsieur Edmond La Roche?

— Oui.

— C'est que mademoiselle Rosine m'a dit de vous remettre la clef.

Edmond La Roche prit la clef et monta quatre à quatre.

Son cœur battait violemment quand il ouvrit la porte.

Un demi-jour pénétrait à peine par les jalousies. Rosine était couchée sur son lit, elle semblait se cacher la figure dans les mains.

— Rosine, vous pleurez! dit Edmond La Roche en allant doucement à elle.

Rosine ne l'entendit pas.

Il tomba agenouillé devant le lit et lui saisit la main.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il avec effroi.

Il la souleva et la regarda d'un œil égaré

— Rosine! Rosine! c'est impossible!. Répondez-moi...

Rosine ne répondit pas.

Presque au même instant, l'escalier retentit de cris et de rires.

C'étaient les convives d'Edmond La Roche, qui l'avaient suivi pour assister à son rendez-vous. Il voulut se jeter à leur rencontre et les précipiter dans l'escalier ; mais, dans son anéantissement, il n'eut pas la force de faire un pas. D'ailleurs, il soulevait toujours Rosine, il ne voulait pas laisser retomber sa tête sur l'oreiller.

A ce spectacle, l'étudiant en médecine pâlit et se trouva dégrisé.

— La pauvre fille ! dit-il en s'approchant du lit avec respect.

Les trois femmes se turent, pareillement saisies de respect. Edmond La Roche ne disait pas un mot, il ne détachait pas ses yeux de la morte.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'une des femmes.

— Il y a, dit l'étudiant en médecine après avoir examiné la morte, il y a que cette belle fille s'est empoisonnée avec du chloroforme.

XV

LE BOUQUET D'UN SOU.

La veille, Rosine était rentrée chez elle décidée à mourir ; elle avait passé la nuit à pleurer et à écrire des lettres; elle avait d'abord écrit huit pages à Edmond La Roche, où elle lui racontait toute sa vie dans le style déchirant de ceux qui ont souffert et qui disent la vérité. Après avoir relu cette lettre, sans doute elle avait imposé silence à son cœur, car Edmond La Roche trouva les huit pages déchirées dans l'âtre.

Les lettres à son père, à sa mère et à sa jeune sœur, étaient sur la table. Le matin, de bonne heure, Rosine était descendue chez le portier pour le prier de porter celle adressée à Edmond La Roche ; après quoi, sous

prétexte d'un violent mal de dents — elle qui n'avait que des perles dans la bouche — elle avait obtenu du chloroforme à la pharmacie voisine; elle était remontée et redescendue coup sur coup pour donner la clef au portier et lui recommander de la remettre à M. Edmond La Roche, qui sans doute viendrait dans la journée.

Voilà tout ce qu'on savait.

Edmond La Roche veilla Rosine le jour et la nuit, en compagnie de l'étudiant en médecine.

Le lendemain matin, la maîtresse de celui-ci vint ensevelir la morte. Quand Rosine fut pour l'éternité couchée dans le cercueil, Edmond La Roche lui découvrit la tête, dénoua sa chevelure et la répandit chastement sur le linceul.

Avant que le cercueil ne fût cloué, il descendit dans la rue et alla jusqu'à la porte du

Luxembourg acheter un bouquet de violettes d'un sou, pareil à celui qu'il avait pris autrefois au sein de Rosine.

Il retourna à l'hôtel Saint-Louis et mit pieusement les violettes sur le sein de la morte.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

FIN.

TABLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

I. — LES LITANIES DE LA FAIM. 7

II. — ROSINE. 15

III. — LES TENTATIONS DU PAYS LATIN. 19

IV. — COMMENT LA MÈRE SAUVA LA FILLE. 23

V. — LA HARPIE. 29

VI. — LA MARCHANDE DE VIOLETTES. 36

VII. — L'ÉCOLE DES MŒURS. 43

VIII. — LA VERTU DE ROSINE. 56

IX. — LES JEUX DE L'AMOUR ET DE LA DESTINÉE. 63

X. — LA MALÉDICTION. 72

XI. — TOUT CHEMIN MÈNE A ROME. 76

XII. — LA FOLIE AMOUREUSE. 85

XIII. — LE THÉATRE. 95

XIV. — LE DERNIER RENDEZ-VOUS. 102

XV. — LE BOUQUET D'UN SOU. 108

VICTOR LECOU
10 — rue du Bouloi — 10

EUGÈNE DIDIER
6 — rue des Beaux-Arts — 6

ÉDITIONS EN UN SEUL VOLUME, FORMAT ANGLAIS, A 3 FR. 50 C.

Très-beau papier glacé et satiné — impression en caractères neufs

Les Filles d'Ève

PAR ARSÈNE HOUSSAYE

LES TROIS SŒURS. — LA BOUQUETIÈRE DE FLORENCE. — JENNY. HISTOIRE DE MADAME DE MARCY.

Œuvres de Chamfort

LES HOMMES ET LES CHOSES AU XVIIIe SIÈCLE. — CARACTÈRES ET PORTRAITS. — NOUVELLES A LA MAIN. — LE MARCHAND DE SMYRNE. — ÉLOGES DE MOLIÈRE ET DE LA FONTAINE. — DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. — POÉSIES. — MAXIMES ET PENSÉES.

Œuvres littéraires de Granier de Cassagnac.

Œuvres de Rivarol.

Œuvres de Fontenelle.

LES MONDES. — HISTOIRE DES ORACLES. — POÉSIES. — DIALOGUE DES MORTS. — ESPRIT DE FONTENELLE.

Journal de Collé. — 1748-1772.

Dante. — Michel-Ange. — Machiavel.

PAR C. DE LAFAYETTE.

Poésies d'Arsène Houssaye.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES. — CÉCILE, SYLVIA, NINON. — LA POÉSIE DANS LES BOIS. — POÈMES ANTIQUES.

Gazette littéraire de Grimm. — 1753-1795.

ESPRIT DE LA CORRESPONDANCE DÉPOUILLÉE DE TOUT CE QUI DEVAIT S'OUBLIER AVEC LES ÉVÉNEMENTS.

Paris. — Imp. Schneider, rue d'Erfurth, 1.